

New Europe College

Europa Program

Yearbook 2007-2008



FEDERICA ALESSANDRA BROILO
MARIOARA-CAMELIA CRĂCIUN
EMANUELA NEAMȚU (GRAMA)
DANIEL HABIT
EMILYA KARABOEVA
TCHAVDAR MARINOV
IRINA POPESCU-CRIVEANU
IRINA STĂNCULESCU
ADA ȘTEFĂNUȚ
IOANA TUDORA

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright – New Europe College
ISSN 1584-0298

New Europe College
Str. Plantelor 21
023971 Bucharest
Romania

www.nec.ro; e-mail: nec@nec.ro
Tel. (+4) 021.307.99.10, Fax (+4) 021. 327.07.74



IRINA STĂNCULESCU

Née en 1975 à Bucarest

-Doctorante en cotutelle à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris) et à l'Université de Bucarest

Thèse : *La ville de Bucarest entre « Orient » et « Occident » (XIXe - début du XXe siècles)*

Chercheur scientifique à l'Institut de Sociologie de l'Académie Roumaine

Domaines d'intérêt : sociologie urbaine, sociologie historique et l'histoire de la sociologie rurale

Plusieurs bourses accordées par l'Agence Universitaire de la Francophonie (2000-2001, bourse « Ecole doctorale en science sociale. Europe Centrale et Orientale » ; 2001-2002, bourse de mobilité ; 2003-2006 bourse « formation à la recherche » etc.)

Participation à des conférences, réunions et séminaires à Bucarest et à Paris
Articles sur l'évolution de la ville de Bucarest durant le XIX^e siècle et présentations de personnalités internationales marquantes dans le domaine de la sociologie rurale

LA VISITE, RÉVÉLATEUR DU CHANGEMENT SOCIAL L'EXEMPLE DE LA VILLE DE BUCAREST DURANT LE XIX^{ÈME} SIÈCLE

Depuis qu'elle a été élue capitale de la Valachie, la ville de Bucarest rassemble une population aux profils socioprofessionnels variés. On y trouve l'administration de l'État, la hiérarchie de l'Église, mais aussi la principale noblesse du pays (qui conserve malgré tout une deuxième résidence sur ses propriétés rurales). S'y trouvent également grand nombre de commerçants et d'artisans, dont une bonne partie d'origine étrangère. Enfin, à toutes ces catégories s'ajoute celle des paysans. Pourtant, cela n'est pas caractéristique de Bucarest. En effet, on les retrouve dans de nombreuses villes, tant dans l'occident que dans l'orient européen. D'origines diverses, ils labourent leurs terres ou les champs appartenant aux boyards, ils cultivent les vignes, les vergers et les jardins mais habitent la cité.

Avoir conscience de la grande hétérogénéité de cette population, c'est déjà comprendre à quel point le sujet que nous allons traiter est délicat. En présentant la visite telle qu'elle se déroulait à Bucarest au XIX^{ème} siècle, nous allons tenir compte de cette diversité de population, en concentrant notre attention surtout sur deux catégories situées aux deux extrémités de l'échelle sociale : les boyards (seigneurs) et les paysans. Ayant des formes de sociabilité différentes, ils nous permettent de nous rendre compte de la grande complexité du sujet.

Entamé au près d'un siècle plus tôt, la transformation de la société bucarestoise connaît une accélération considérable durant le XIX^{ème} siècle. Son évolution n'est pas toujours simple ni linéaire, elle touche à des aspects visibles mais aussi très profonds de cette société. C'est dans ce contexte que la notion de *visite* va nous être utile. En effet, elle nous servira à la fois de prétexte pour observer cette mutation mais aussi de sujet d'étude car elle est elle-même l'un des multiples facteurs à l'origine du changement.

La visite, précisions terminologiques

Le mot roumain *vizită* est un emprunt linguistique à la langue française (fr. *visite*). Le mot est probablement arrivé avec l'importation des livres et la connaissance des mœurs françaises dans la principauté roumaine, vers la fin du XVIII^{ème} siècle.

En tenant compte de l'origine du mot et du fait que, durant le XIX^{ème} siècle le français devient peu à peu la langue de prédilection de la couche aisée de la capitale valaque, on commence par la définition donnée par les dictionnaires français. Une des plus inédites date du XVIII^{ème} siècle et se trouve dans la monumentale *Encyclopédie* éditée par Denis Diderot. S'appelle visite tout « *acte de civilité, qui consiste à marquer quelque intérêt à quelqu'un en se présentant à sa porte pour le voir* ». Ne pouvant pas retenir son exaspération face à l'exagération de cette habitude, l'auteur ajoute :

« *L'activité et l'ennui ont multiplié les visites à l'infini. On se visite pour quelque chose que ce soit ; et quand on n'a aucune raison de se visiter, on se visite pour rien. Faire une visite, c'est fuir l'ennui de chez soi, pour aller chercher l'ennui d'un autre lieu* »¹.

Parmi les raisons d'une visite, à part la civilité, on y mentionne le devoir, la charité ou la dévotion. On affirme également que *visiter* veut dire « *aller voir quelqu'un chez lui* », donc dans sa demeure, et que *rendre à quelqu'un sa visite* signifie « *faire à son tour une visite à quelqu'un qui vous en a fait une préalablement* »². La visite se révèle ainsi être un processus à deux sens, politesse oblige.

Du point de vue étymologique le mot français provient du latin *visitare* (fréquentatif de *visere*, qui est dérivé de *visu*, supin de *videre*, voir), la plus ancienne forme étant *visder*, forme populaire, retrouvée dans des textes du XII^e siècle ; *visiter*, quoique très ancien n'est qu'une forme savante³.

Une fois introduit en roumain, le sens du mot n'a pas subi de changements majeurs. *Vizită* indique « *le fait d'aller chez quelqu'un (dans sa demeure, par amitié, par courtoisie, par obligation etc.) dans le but d'une entrevue ; le fait de recevoir quelqu'un chez soi (en lui offrant hospitalité et hébergement) ; (...) rencontre, entrevue qui a lieu à cette occasion ; intervalle de temps pendant lequel se déroule une telle rencontre* »⁴, « *le fait d'aller chez quelqu'un dans le but d'avoir une entrevue amicale, officielle ou de courtoisie* »⁵. Quelques-uns des plus

anciens textes roumains qui mentionnent ce mot appartiennent, selon les linguistes, à des traductions, quelques-unes du français, les plus lointaines datant de 1794. L'utilisation du mot est devenue de plus en plus fréquente tout au long du XIX^{ème} siècle, pour continuer à être utilisé couramment encore de nos jours⁶.

Les dictionnaires mentionnent encore deux synonymes de la visite, moins utilisés et presque oubliés à présent : *musaferea*⁷ et *musafirlâc*⁸ - les deux mots d'origine turque. Le premier est, paraît-il, mentionné pour la première fois dans un document d'archive datant de 1715, le deuxième dans un de 1794. Seul le mot *musafir*⁹, provenant de la même famille linguistique et étant lui aussi mentionné en 1715 est resté dans le langage courant encore de nos jours.

Dans l'un des rares dictionnaires anciens roumains, le *Rumänisch-Deutsches Wörterbuch*, rédigé par Hariton Tiktin et publié en 1910¹⁰, le mot *vizită* (alem. *Besuch*) ne figure même pas. Par contre on mentionne les deux synonymes d'origine turque, *mosafirea*¹¹ et *mosafirlîc*¹², auxquels on ajoute les variantes moldaves, *musafirea* et *musafirlîc*. On retrouve aussi *mosafir* (avec la variante moldave *musafir*), ayant la même origine turque, avec la mention qu'autour de 1700 il s'ajoute aux mots plus anciens de *oaspe*, *ospitalitate* et *ospetie* (d'origine latine), utilisés depuis longtemps aussi bien dans le langage savant que dans le langage populaire¹³.

Etant donné cette multitude de mots d'origines différentes qui existent en roumain pour désigner la visite, quelques questions surgissent : A quelles catégories sociales appartenaient les gens qui ont introduit et employé pour la première fois des mots venus d'ailleurs, du turc d'abord, du français ensuite ? S'agissait-il de gens appartenant aux classes aisées ou aussi bien à des simples paysans ?

Cherchant parmi les recueils de coutumes populaires ou de folklore roumain on ne retrouve que peu de références, tardives, aux *vizită* ou *musafir*. Par contre, on trouve de nombreuses références aux notions de *ospitalitate* (hospitalité), *ospăt* (festin), *ospetie* (hospitalité, le fait de nourrir quelqu'un) ou *oaspete* (mot qui désigne également l'hôte et le visiteur, celui qui est reçu). Tous sont des mots de provenance latine.

Deux conclusions s'imposent : avant le mot d'origine française désignant la visite, il y a eu des mots d'origine turque, désignant la même chose, et avant eux des mots d'origine latine. Les emprunts relativement tardifs du français et du turc ont été utilisés par prédilection dans le milieu aisé des villes, et non pas par les paysans, parmi lesquels les anciens mots d'origine latine ont été préférés.

On pourrait dire que du point de vue linguistique, la visite reflète en soi une partie du mélange d'influences (culturelles et sociales) subies par la population roumaine tout au long de son histoire, mélange qui persiste encore de nos jours. A présent on va toujours en *vizită* (fr. visite) et on est *invitat* (fr. invité), le *musafir* (turc.) ou bien *l'oaspete* (lat.) de son hôte.

Faire et recevoir des visites

Les visites semblent avoir été un des passe-temps préférés à Bucarest. Soucieux avant tout de la santé des habitants, le médecin Constantin Caracaș déplore cette habitude, qui semble « *devenir leur but et préoccupation principale* ». Dans la haute société, nous raconte-il, on se rend quotidiennement en visite avant midi. De même, à l'occasion des grandes fêtes religieuses, on fait « *des visites de félicitations* ». « *Cette pratique est tellement enracinée – ajoute-t-il – qu'on ne tient compte ni du mauvais temps, ni des difficultés de la route* » pour s'y rendre. Les classes inférieures de la ville, obligées de travailler pour gagner leur pain, se rendent visite surtout lors des grandes fêtes de l'année. A ces occasions ils organisent « *des bals et des banquets nuisibles pour la santé, car ils suivent le grand jeûne des quarante jours ; lorsque le corps est affaibli, en chargeant l'estomac avec des mets divers, les conséquences sont à plaindre* »¹⁴. Les paysans n'échappent pas au regard critique du docteur. Travaillant dur toute la semaine, ils ne trouvent la joie, nous dit-il, que dans la danse et l'ivresse. Leurs seuls jours de repos sont les dimanches et les jours de fête. A cette occasion ils fréquentent l'église et/ou la taverne le matin, pour après danser la *hora* jusqu'au soir. Les banquets ou autres réjouissances sont rares, sauf à l'occasion des noces¹⁵.

Afin d'expliquer cet appétit que les valaques manifestent pour la visite, les étrangers se lancent dans des explications des plus hasardeuses. François Recordon, le secrétaire suisse du prince Ion Gheorghe Caragea, le met sur l'influence turque, ainsi que la grande passion qu'ils manifestent pour le tabac, le café, et les confitures¹⁶. Les réunions et les sociétés, courantes en d'autres pays d'Occident, ne sont point à la mode à Bucarest, déplore-t-il, où les gens préfèrent aller en visite, surtout dans les jours de grandes fêtes, comme Pâques et Noël, « *sans manquer d'aller féliciter leurs amis et leurs connaissances le jour consacré au saint dont ils portent le nom* »¹⁷. L'anglais William Wilkinson est plus critique, et met tout sur l'oisiveté des habitants et l'abondance du temps libre ; il compte environ

deux cent dix jours de fête dans l'année que les habitants « observent à la rigueur, du moins en ce qui a rapport à toute cessation de travail », auxquels s'ajoute encore quinze jours de vacances à Pâques et pendant les jours les plus chauds de l'année¹⁸.

A part les visites quotidiennes, que les gens de la haute société échangeaient entre eux, il y avait aussi les visites obligatoires qu'ils devaient faire à la Cour à certains moments précis de l'année - les visites d'étiquette. Une description de ces visites à part, nous est offerte par le même William Wilkinson :

« Le jour de Noël, le nouvel an, l'anniversaire du prince, la fête du Pâques, et quelques autres, sont principalement consacrés à des visites d'étiquette à la cour. Depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure après midi, le prince et la princesse assis à l'extrémité d'un très long sofa, et resplendissants d'or et de diamants, reçoivent les hommages de tous ceux qui ont le droit de leur baiser les mains. Les consuls étrangers, leurs femmes et les officiers attachés à leur suite, sont les seuls qui jugent convenable de se dispenser de cet honneur. Aucune autre personne n'en est exempte, et ne peut être reçue à la cour les jours de gala sans avoir rempli cette formalité. Les femmes des boïars ont le privilège de s'asseoir en présence du prince et de la princesse ; elles prennent un siège suivant le rang ou l'emploi de leurs maris, qui tous, sans exception, sont obligés de se tenir debout à une distance respectueuse. Dans ces occasions, la foule est prodigieuse à la cour; tous les appartements extérieurs et la salle d'audience sont encombrés de visiteurs »¹⁹.

LA VISITE A BUCAREST

a) LA VISITE AU PRINCE ET AUX SEIGNEURS

L'hospitalité roumaine selon les voyageurs étrangers

Comme ailleurs en Europe, l'accueil est à Bucarest à la fois un acte religieux et social²⁰. Recevoir un étranger dans la capitale valaque au XIX^{ème} siècle signifie pour les boyards et les princes non seulement manifester un devoir moral, tenant à la foi chrétienne, mais surtout une opportunité d'établir des contacts avec le monde extérieur à l'empire ottoman, avoir des nouvelles sur ce qui se passe ailleurs, et ceci non seulement dans le domaine de la politique. Mais l'hospitalité n'était pas toujours un choix personnel, c'était parfois aussi une obligation issue de la

vassalité envers l'empire ottoman, dans le cas des personnages importants venus de d'Istanbul. Choix ou obligation, l'hospitalité des boyards fait presque l'unanimité des étrangers de passage à Bucarest.

Même si dans leurs récits on arrive parfois à retrouver des informations sporadiques sur l'hospitalité paysanne, la plupart du temps les voyageurs nous livrent leurs impressions sur les milieux riches de Bucarest. Ce sont ces milieux qu'ils ont l'habitude de fréquenter, qui les hébergent et les reçoivent et qu'ils décrivent dans les moindres détails. Dans les pages qui suivent, nous avons repris les passages qui nous semblent être les plus riches et les plus significatifs pour la thématique choisie.

Charles Frédéric Reinhard, allemand d'origine, arrive à Bucarest en 1806 en qualité de consul général de la France dans les principautés roumaines. N'ayant pas encore reçu le *firman* du Sultan, il refuse les honneurs officiels, et est reçu à la Cour du prince Ipsilanti, avec sa femme, en qualité de « *voyageur de distinction* »²¹. C'est une situation exceptionnelle car sa position devait lui assurer une entrée en grande pompe dans la ville, au milieu d'un cortège, comme le décrit quelques années plus tard l'officier britannique James Edward Alexander, et qui rajoute qu'après la cérémonie le consul est censé rester chez soi pendant tout un mois pour recevoir la visite de tous les boyards, et de passer encore un mois par la suite, en les restituant²².

Le comte français Auguste de Lagarde est étonné par la rapidité et la bienveillance avec laquelle il est reçu dans la capitale valaque, en 1813.

*« Je viens de remettre les lettres de recommandation que j'avais apportées de Constantinople, - raconte-t-il - et j'ai été reçu partout avec empressement et bienveillance. Le lendemain, ceux auxquels je m'étais présenté, ainsi que beaucoup d'autres que je ne connaissais pas, sont venus me rendre visite et m'offrir leurs services : c'est l'usage, m'a-t-on dit, de faire toujours les premières avances aux étrangers. Sainte hospitalité ! faut-il donc t'admirer si loin ! »*²³.

Fin observateur des réalités locales, un autre français, Stanislas Béllanger, nous fait un synthèse de la façon dont étaient reçus les invités étrangers dans les principautés roumaines en 1836, date de son passage :

« Les Moldo-Vlaques (...) vivent de peu. Ce qui n'empêche pas l'abondance et le luxe de régner chez eux, mais pour leurs convives, toujours fort nombreux, et non pour eux-mêmes. Hospitaliers comme des Ecossais²⁴, ils montrent une abnégation des plus généreuses (...). L'étranger, sous leur toit, jouit des prérogatives dont nous ignorons, nous autres, la valeur. Il peut, quand il a été présenté, n'arriver que quelques minutes avant l'heure du repas, entrer, saluer, parler, ou, si cela lui plaît mieux, ne rien dire, personne n'en fera la remarque (...). Le potage servi, l'étranger suit lentement la famille, s'assied, s'attable, et puis mange. C'est un habitué, c'est un ami de la maison. Une invitation équivalait à une carte dont le poinçon ne varie jamais. Qu'il vienne dix fois, cent fois, mille fois, ce sera toujours la même chose. La bienveillance pour lui va si loin, (peut-être est-il dangereux d'en faire l'aveu à l'Europe) qu'il ne paraîtra jamais importun, si répétées que soient ses visites. On évitera même avec soin de lui laisser pressentir l'indiscrétion de sa présence et de son appétit. Un peu de faconde, des manières élégantes, un visage plus ou moins barbu, le feront partout accueillir et choyer ».

Mais l'auteur avertit ses lecteurs: la bonhomie des accueils peut rapidement se transformer dans du mépris, si l'étranger oublie ce qu'il doit à ses hôtes et se laisse aller à trop de familiarité²⁵.

Un autre français, Raoul Perrin signale vers 1835 la façon particulièrement chaleureuse selon laquelle sont accueillis les étrangers, particulièrement les Français:

« Généralement les Valaques sont bons, hospitaliers, affables, agréables dans les relations (...). Aussi accueillent-ils avec bienveillance et empressement tous les étrangers et surtout les Français pour lesquels ils ont une prédilection particulière. Ils admirent en eux le résumé le plus complet de la civilisation européenne. Ils les admettent avec une joie expansive à leur table, dans leur intimité, dans leurs plaisirs, dans leurs promenades »²⁶.

Quelques années plus tard, son compatriote, Edouard Thouvenel, confirme avec enchantement ses dires :

« Un Français est fêté à Bukarest comme un ami, comme un compatriote, et souvent, en effet, dans un salon où la conversation se fait dans notre langue, où l'on parle de nous, de notre littérature, de Paris, ce grand foyer de lumière qui rayonne sur l'Europe, on se demande si vraiment la Valachie

en est séparée par tant de pays où les mœurs et les idées françaises exercent moins d'influence »²⁷.

Se déplacer en ville

Au XIX^{ème} siècle, tous ceux qui prétendaient bénéficier d'un statut privilégié dans la société (princes, boyards, riches marchands et commerçants), se déplaçaient en voiture. Aller à pieds dans la ville, même s'il s'agissait juste de traverser la rue, était inconcevable. Grand nombre d'étrangers de passage dans la capitale valaque ne peuvent s'empêcher de remarquer la foule de calèches qui s'entassaient dans les rues. Le baron autrichien Ludwig von Stürmer, note en 1816, que la calèche est considérée comme une des premières nécessités de la vie et qu'uniquement le peuple se déplace à pied ; même l'intendant de la maison (*hausoffizier*) possède son propre équipage²⁸. William Wilkinson constate que : « *les boïars croiraient déroger à leur dignité s'ils faisaient usage de leurs jambes, et ils laissent à la population la pratique vulgaire d'aller à pied* »²⁹. Saint-Marc Girardin, membre de l'Académie Française, fait la remarque qu' « *aller à pied [à Bucarest], c'est comme chez nous aller nu-pied* », et il rajoute, « *on a deux ou trois voitures, comme chez nous on a deux ou trois paires de bottes* ». Pendant son séjour, en 1836, il n'a vu personne circuler à pied³⁰.

Si on essaye de trouver les racines de cette pratique, on apprend que jusque vers la fin du XVIII^{ème} siècle, les calèches n'étaient utilisées que par le prince, les représentants des pays étrangers et les femmes des plus riches boyards³¹. La distinction sociale s'exprimait alors dans le nombre des chevaux : pendant que les femmes des boyards avaient la permission d'atteler deux chevaux, seul le prince pouvait atteler quatre chevaux à ses carrosses, ou même six les jours de fêtes³². Les boyards, quant à eux, se déplaçaient plutôt à cheval. Le suisse Franz Joseph Sulzer, qui a passé quelques années dans les principautés roumaines vers la fin du XVIII^{ème} siècle, note que pour rien au monde les boyards ne seraient allés à pied quelque part ; il se moque de l'air fier qu'ils adoptaient sur le dos des chevaux, habillés dans leurs lourds vêtements orientaux, peu adaptés pour l'équitation³³. C'est peut-être aussi une des raisons qui les ont poussés à préférer les calèches. Le fait est que vers 1780 – d'après l'auteur suisse – les grands boyards s'étaient déjà habitués aux calèches et aux fiacres qu'ils apportaient de Transylvanie ou de Vienne et qu'ils utilisaient sans même effacer les armoiries des anciens propriétaires³⁴.

Quelques années après la description de F.J.Sulzer, on voit comment le prince Alexandru Moruzi essaie de freiner les dépenses exagérées des boyards et des riches marchands, en arrêtant l'importation de tout carrosse ou calèche de luxe. Il raffermis sa décision le 8 août 1796, en interdisant à tout douanier, sous-préfet d'arrondissement (*vătaf de plai*) et gardien de frontière (*căpitan de margine*) de laisser passer une telle marchandise, sous peine de pendaison³⁵. Son successeur, Alexandru Ipsilanti, renouvelle à son tour l'arrêt, le 9 janvier 1797, sans pour autant se gêner de le transgresser lui-même la même année, en accordant plusieurs permissions d'importation³⁶.

En dépit de toutes les mesures prises pour freiner les achats de calèches, les riches et moins riches continuent de dépenser grandes sommes d'argents pour s'en procurer.

Les marchands n'obtiennent la permission de posséder des calèches qu'en 1822, sous le règne du prince Ghica³⁷, mais le nombre des véhicules n'a cessé de croître même avant. La calèche se démocratise ou, comme l'affirme William Wilkinson, « *la mode d'aller en voiture* » est devenue « *universelle* »³⁸. Le phénomène est surpris par François Recordon :

*« Toutes les personnes qui prétendent n'être pas confondues avec le peuple, ont leur voiture ; et il y a même une infinité de maisons qui, bien qu'elles ne soient point des premières en rang ni par leur noblesse ni par leurs revenus, ont cependant toujours un carrosse et deux calèches superbes »*³⁹.

On se doit tout de même de préciser que, même si cela était aussi une manière d'afficher son opulence, le fait de se déplacer dans des calèches avait aussi un aspect de réelle nécessité, due à l'état pitoyable de la voirie. Les rues avaient un caractère fort irrégulier dans la ville et toute pluie rendait leur parcours presque inutilisable. Pour remédier au moins en partie à ce défaut, les principales rues étaient pavées de troncs massifs d'arbres qui couraient d'un côté à l'autre, leur donnant l'aspect d'un pont – d'ici viennent leurs noms, *ponts*, au lieu de rues⁴⁰. Les eaux usagées se traçaient un chemin vers la rivière Dâmbovița sous ces ponts, formant un flot permanent de boue, considérablement augmenté par les pluies, et qui surmontait souvent à la surface. L'air vicié d'odeurs pestilentielles en automne, devenait irrespirable en été quand, à cause de la chaleur, la boue se transformait dans une poussière épaisse. Les ponts étaient dangereux surtout pour les passants qui pouvaient facilement tomber, glissant sur les planchers pourris ou lâchés ; les chevaux se brisaient les chevilles, les

carrosses se renversaient. D'autant plus difficile devenait le déplacement à pied dans les rues sans pavage. A tous ces dangers s'ajoute avec le temps le nombre accru de voitures encombrant les rues ou circulant trop vite, en laissant souvent derrière elles des victimes. A plusieurs reprises le prince a du fermement interdire les équipages à courir sur les ponts⁴¹.

La maison

Les premières statistiques relativement précises concernant les maisons des villes et des villages de la Valachie ont été recueillies et publiées en 1860⁴². Elles nous permettent d'apprendre que la ville de Bucarest comprenait un total de 23 459 maisons et autres bâtiments (parmi lesquelles 14 755 maisons⁴³ et 8 704 autres bâtiments qui se trouvent dans la cour). Parmi les maisons, 13 321 (soit 90,3% du total) disposaient d'un seul niveau, 1 327 (soit 9%) de deux niveaux, 58 (soit 0,4%) de trois niveaux et 49 (soit 0,3%) étaient bâtis sous terre (maisons troglodytes). En ce qui concerne les matériaux de construction du total des maisons et autres bâtiments, 16 263 étaient construites en briques (soit 69,3 % du total), 4 992 en terre (soit 21,3%) et 2 204 en bois (soit 9,4%). Il résulte clairement de ces chiffres que la majorité des maisons disposaient d'un seul niveau et que le matériau de prédilection pour la construction était constitué par les briques (même si un nombre assez élevé des maisons et bâtiments étaient en terre).

Bien que précieuses, ces informations gardent un caractère sec, aride, qui ne rappellent en rien l'atmosphère que dégageaient ces maisons. Pour en savoir plus, il faut faire appel aux descriptions des voyageurs étrangers ou à d'autres sources qui sortent du domaine des chiffres et nous offre des informations sur le mode de vie des habitants des maisons. Comme c'est aussi le cas pour d'autres aspects évoqués dans la présente étude, ce sont surtout les maisons des plus riches habitants de la ville qui sont mentionnées le plus souvent. Si les statistiques ne couvrent que quelques aspects des maisons, les descriptions des voyageurs souffrent d'un autre défaut : ils sont basés sur les quelques exemplaires peu nombreux que leurs auteurs ont pu connaître et on ne peut pas s'attendre dans aucun de leurs textes à des détails numériques, nous permettant de connaître le poids social et la fréquence des aspects qu'ils évoquent.

a) La rue, la cour

Ce qui frappe tout de suite l'étranger qui arrive pour la première fois à Bucarest, c'est le contraste rencontré à chaque pas, entre le luxe et la misère, l'opulence et la décrépitude, la richesse et la pauvreté. Bien que ces réalités étaient présentes dans toutes les villes de l'Europe, c'est surtout leur proximité immédiate qui attire l'attention ici.

« Figurez-vous – écrit Saint Marc Girardin - quelques-uns de nos plus pauvres hameaux, et au milieu de ces hameaux des palais élégants sans aucune habitation intermédiaire qui serve de transition entre le palais et les chaumières ; tantôt l'aspect d'un village, et tantôt l'aspect d'une capitale : voilà Jassy et Bucharest. Les plus sales échoppes sont appuyées contre les plus belles maisons ; vous sortez d'une habitation qui rappelle les beaux hôtels de Paris et de Vienne, vous vous heurtez contre une misérable cabane de bois, et vous marchez dans des rues mal planchées, avec de la poussière ou de la boue jusqu'au-dessus de la cheville »⁴⁴.

Les maisons des plus riches comme des plus pauvres sont construites là où bon semble à leurs maîtres. Abrisées par des jardins ou cloîtrées par des murailles, elles cachent leurs habitants aux regards des indiscrets.

Toujours attentif aux questions d'hygiène et de santé publique, Constantin Caracș nous offre une description détaillée sur l'aspect des maisons et de leurs cours:

« Les constructions, également les grandes et les petites, ne sont pas construites en une rangée ordonnée, mais au contraire, sont installées de manière irrégulière et éloignées les unes des autres. Il y en a qui avancent vers la rue, il y en a d'autres qui sont placées à l'intérieur des cours ; quelques-unes ont d'habitude vers la rue des grandes cours, d'autres ont des jardins. Quelques-unes sont entourées par des murailles, d'autres par des planches en bois et dans les faubourgs la plupart par des haies formées de vergers. C'est seulement depuis quelques années que les habitants se sont habitués à construire des maisons en ligne et au bord de la route (...). Les cours des maisons sont spacieuses, mais ne sont pas suffisamment soignées, car le fumier des animaux et les saletés provenant de la cuisine sont déposés en un coin et ne sont pas évacués souvent, une seule fois par an ; ainsi se forment des grands amas qui sentent mauvais et polluent l'atmosphère. Nombreux sont ceux qui ne les évacuent jamais mais les brûlent et provoquent une grosse fumée et une odeur insupportable. La terre étant boueuse et molle et ne disposant d'aucun système d'évacuation

des eaux provenant des pluies et des chutes de neige, il y a des lacs qui se forment et tellement de boue que dans la plupart des cours on ne peut plus sortir à pied lorsqu'il pleut mais seulement dans des carrosses »⁴⁵.

b) Aspect des maisons et matériaux de construction

Voici comment décrit l'écrivain Ion Ghica⁴⁶ les grandes maisons des boyards, telles qu'il les avait vues durant son enfance à Bucarest :

« les maisons seigneuriales ressemblaient à des murailles de cités, formées de quatre ou cinq rangées de briques, avec des grandes et nombreuses pièces, des caves voûtées et profondes, surmontées de chambres, recouvertes à leur tour de greniers qui couraient d'un bout à l'autre de la maison ; les poutres étaient massives. Pour construire une telle maison on abattait toute une parcelle de forêt. Le parterre des salles et des autres pièces était pavé de briques mises sur le côté, le toit avec sa couverture en échandoles (...) était presque deux fois plus haute que la maison, pour empêcher la neige de se déposer et faciliter l'écoulement des eaux (...) »⁴⁷.

L'auteur déplore la disparition de ces maisons « *imposantes, bien divisées, bien aérées, chaudes en hiver et fraîches en été* »⁴⁸.

c) Les plans des maisons, distribution des pièces

Toujours attentive aux détails, Christine Reinhard, l'épouse du consul français, décrit dans une lettre la distribution des pièces dans les grandes maisons seigneuriales qu'elle visite pendant son court séjour à Bucarest :

« la distribution intérieure est toujours la même : une immense salle en occupe le centre, toutes les autres pièces y ont accès; c'est là que se tiennent les nombreux domestiques, assis par terre ou couchés sur des divans, et c'est là également qu'ont lieu les réceptions brillantes les jours de fête »⁴⁹.

Ion Ghica, ayant lui-même habité ce type de bâtiments, nous apporte des informations supplémentaires :

« Le corps principal se composait d'une salle avec des pièces à droite comme à gauche d'un bout à l'autre, avec des pièces de passage (tinda) en croix, à travers lesquelles on communiquait avec les autres parties de l'édifice. Les maisons avaient des encorbellements (scosuri) de tous les cotés, et des vérandas (sacnasiu). Chaque pièce disposait des fenêtres de trois côtés, les plafonds étaient en chêne, l'avent avançait d'une moitié de stâjnen⁵⁰ pour garantir l'ombre pendant l'été, et défendre pendant l'automne et l'hiver de la pluie et de la neige (...). Depuis le balcon extérieur (pridvor), une galerie ouverte conduisait vers l'église, car chaque grande maison avait une église dans la cour ou une incluse dans le corps de la maison, dans l'un des angles⁵¹ »⁵².

Le docteur Caracaș décrit lui aussi les même pièces disposées autour d'une grande salle centrale.

« La forme habituelle des maisons – nous dit-il - est la suivante : au milieu de la façade il y a une galerie carrée d'à peu près trois stâjneni appelée vulgairement foșor par ou on entre à travers une porte dans une grande pièce de 6 ou 7 stâjneni. Derrière, au fond, il y a quatre fenêtres qui donnent sur la cour et deux autres, en face, sur la galerie. Chez les maisons construites récemment, une partie de la salle donne sur la rue, l'autre sur la cour, ayant une forme et une meilleure organisation. Chez les premières maisons, sur les parties latérales de la salle il y a des portes par où on entre dans les 4 ou 5 pièces, dont les deux qui donnent sur la façade, c'est-à-dire sur la rue, sont plus grandes et ont d'habitude 4 ou même plus de fenêtres. Ces pièces sont arrangées pour recevoir les amis, et les pièces qui donnent sur le jardin ou sur la cour servent d'habitation. (...). Bien que vues de l'extérieur les maisons semblent être grandes, leur intérieur comprend peu de pièces car la salle et le foșor occupent presque la moitié de la construction »⁵³.

Dans son livre couvrant l'époque des règnes phanariotes, Pompiliu Eliade nous apporte des précisions sur les appartements privés des boyards. Il décrit la même salle de réception, autour de laquelle sont situés les principaux appartements : celui du boyard sur le devant de la maison, celui de sa femme à l'arrière de la maison, avec vue sur le jardin. L'appartement du boyard comprend, outre sa chambre, celles de son copiste, de son cafetier, de son pipetier (*ciubuc-giu*) et surtout celle de son garçon ordinaire, « qui lui frotte les pieds le matin, au réveil et l'après-midi, après la sieste, lui verse l'eau pour se laver et l'habille ». En face de l'appartement du maître de la maison se trouve un autre, semblable,

destiné aux « *étrangers, voyageurs ou amis de passage, surtout pachas et grands dignitaires turcs envoyés dans le pays* ». Les appartements de la maîtresse de maison se trouvent tout près des chambres de provision qu'elle veille soigneusement. Ils abritent principalement ses filles, leurs demoiselles de compagnie et de nombreuses domestiques⁵⁴.

d) Les intérieures

Un autre fait qui attire l'attention des voyageurs de passage à Bucarest vers le début du XIX^{ème} siècle est la quasi-absence des meubles dont ils ont l'habitude. Au lieu de lits, de tables et de chaises, ils doivent se contenter de divans. Les ressemblances avec les intérieurs des maisons « d'Orient » sont souvent évoquées.

Christine Reinhard décrit à sa mère l'intérieur de la maison où elle et sa famille ont été hébergés lors du passage par Bucarest :

« (...) comme toujours, les lits faisaient défaut, et il fallut dresser les nôtres. Ce meuble est inconnu ici ; les divans sur lesquels on a bu et mangé en tiennent lieu. Je visitai notre appartement le lendemain et le trouvai très vide : des divans pour tout mobilier et, à mon grand étonnement, pas un miroir. Mon mari réclamait avec insistance une table à écrire; je voulus savoir comment on s'installait pour faire sa correspondance. M. de Saint-Luce, notre agent, m'assura qu'on s'habituaît facilement à écrire sur les genoux; les employés du prince s'accordent seuls le luxe d'un portefeuille »⁵⁵.

Le baron autrichien Ludwig von Stürmer, en visite chez le prince Ioan Gheorghe Caragea, en 1816, le trouve en train d'écrire sur ses genoux, « *selon la pratique habituelle en Orient* » qui ne connaît pas d'autre table pour écrire. Il est invité à s'asseoir sur un divan⁵⁶.

Les meubles venus d'Ouest commencent à pénétrer peu à peu dans les intérieurs « orientaux ». Nouveautés coûteuses, elles sont fièrement exhibées et attirent l'attention des étrangers par le contraste qu'elles opposent avec le reste des objets qui habillent les pièces. Auguste de Lagarde, reçu à la cour princière de Ioan Gheorghe Caragea à la suite du consul français, raconte comment le vénérable prince les a reçus dans la salle du trône « *assis sous un dais de velours, brodé en perles et en or, entouré d'autant de pompe qu'il avait pu en déployer (...). Un siège était en face pour le consul ; et des sofas de chaque côté pour nous* »⁵⁷. Le médecin anglais William Mac Michael, reçu lui aussi par le même

prince quelques années après Lagarde, en 1818, constate que le parterre de la chambre où il fut introduit était recouvert par un tapis anglais, « ce qui semblait curieux dans la maison d'un oriental »⁵⁸. Le successeur de Caragea, le prince Alexandru Șuțu, reçoit en 1819 le consul prussien Ioan Marco debout devant son trône. L'invité a été prié de s'asseoir sur un fauteuil, qui pendant les échanges de salut fut installé devant le trône, pendant que le reste de sa suite occupa les chaises rangées un peu en retrait, des deux côtés du fauteuil⁵⁹.

Si les vêtements et les meubles à l'orientale sont vite remplacés par des nouveaux, d'après la mode occidentale, les vieilles habitudes suivent un changement plus lent. Un peintre szekler, Nicolae Barabás, arrivé à Bucarest en 1831, présente avec beaucoup d'humour les essais gauches d'adaptation aux nouveaux vêtements et aux nouveaux meubles. Il raconte les anecdotes suivantes sur son ami, Cantacuzeno :

« Appartenant, lui aussi, à la haute aristocratie roumaine, il fallait imiter la mode européenne et comme sa maison était également fréquentée par des généraux russes, il l'avait meublée de meubles modernes, car l'habit européen n'allait pas avec les larges divans turcs, où les gens s'installaient sans porter des babouches. En lui rendant visite après cette métamorphose, j'ai difficilement retenu mon sourire car, en pénétrant dans sa chambre, je vis une dizaine de boyards fumant des longues chibouques, assis chacun par terre à la turque, à côté d'une chaise, mais portant le haut-de-forme et avec les pans du frac posées sur le parterre de la pièce! Cantacuzeno lui-même était assis sur un canapé, mais les autres boyards préféraient être assis par terre, les jambes croisées selon l'ancienne mode, et comme auparavant le turban ne s'enlevait pas de la tête, ils avaient oublié d'enlever leur haut-de-forme. La scène était tellement ridicule qu'elle aurait mérité d'être dessinée »⁶⁰.

Comme leurs maîtres, les maisons abandonnent leurs « habits » orientaux en faveur de ceux occidentaux, d'abord à l'intérieur des pièces mais aussitôt à l'extérieur. Tous les styles architecturaux de l'Europe pouvaient être admirés à Bucarest vers la moitié du XIX^{ème} siècle⁶¹. Mais en dépit de tous les nouveaux meubles et les objets qui s'entassaient à l'intérieur, les maisons seigneuriales de Bucarest n'arrivent pas à devenir des copies parfaites des maisons occidentales. L'œil vigilant des étrangers remarque toujours les détails qui font la différence. Une description plaine d'humour nous est donnée par Stanislas Bellanger qui nous fait pénétrer à l'intérieur d'une des maisons de Bucarest où il lui arrive de passer une soirée :

« Le traîneau venait d'entrer dans une cour spacieuse, et de se ranger sous le pridvor. J'accompagnai mon interlocuteur, en franchissant avec lui un escalier de bois. (...). La vingtième marche nous donne accès dans une pièce qui sert d'antichambre, pièce immense, éclairée par un jour douteux, tapissée en planches et en blanc-en-bourre. Luxe oriental, vous le voyez, pour lequel les Charres de la ville n'ont pas beaucoup bouleversé leurs réserves. Là, dix esclaves, accroupis, comme des dogues de bronze ou de faïence, attendaient. Au bruit que nous fîmes en entrant, ils se levèrent, sans dire un seul mot, et s'emparèrent de nous avec un empressement qui prouva leur utilité. L'un prend nos pelisses, l'autre notre chapeau ; celui-ci cultive nos habits, celui-là nos pantalons et nos bottes. Les moins occupés s'occupent à servir, à ramasser la brousse des autres. Ceux qui ne font rien regardent faire ; c'est encore une occupation. (...) L'économie de notre toilette, un peu compromise par la course, une fois rétablie, le fitchor⁶² ouvrit une porte sur la droite, et jeta nos noms et nos qualités (...) au milieu d'un vaste salon. (...) Je dressai du regard un état détaillé des lieux. Mon examen ne fut pas long. Une tapisserie de laine ordinaire se drapait modestement devant les fenêtres ; un calorifère ouvrait à droit et à gauche ses bouches de chaleur ; un large divan occupait l'extrémité du salon ; quelques sièges, d'un certain âge, déjà, dissimulaient le pourtour par trop nu des murs : et du reste, absence totale d'ornements, de glaces, de tableaux, de consoles, de tables à ouvrage, de bahuts, d'objets de fantaisie. (...) Deux pièces attendaient à ce salon : l'une, à en juger par sa collection de narghilés et de chibouques, devait être le sacrum des fumeurs ; l'autre était réservée au bavardage, c'est à dire aux femmes. Un meuble assez élégant distinguait celle-ci des deux autres. Des tables à jeu, des fauteuils de Vienne, un petit divan rouge, un tapis de Turquie, une lampe Carcel, des brochures françaises et des revues, des journaux, des romans, des albums, s'en disputaient l'emplacement »⁶³.

Les vêtements

Un autre aspect qui attire constamment l'attention des voyageurs dans la première moitié du XIX^{ème} siècle et provoque parfois leur étonnement est celui des vêtements portés par les personnes avec lesquelles ils entrent en contact à Bucarest. Comme pour les autres sujets, l'étrangeté par rapport à ce qui leurs est familier est la première chose qui retient l'attention.

Dans l'habillement des hommes, on insiste particulièrement sur les *kalpaks*, sorte de couvre-chefs inhabituels. Le comte de Lagarde les décrit comme un remplaçant du turban, que les boyards valaques n'ont pas la permission de porter, une : « espèce de boule de la forme d'une poire, recouverte de peau d'agneau d'une couleur grise ou noire, qui

*n'a pas moins de trois pieds de circonférence, et dont la hauteur est en proportion »*⁶⁴.

Le médecin grec Marc Filip Zallony⁶⁵, raconte la façon dont les boyards se distinguent par la longueur de leur barbe et la dimension du kalpak qui leur couvre la tête :

*« On distingue facilement un Boyard du reste des habitants de la principauté, à l'énormité de son kalpak, bonnet composé de sept à huit peaux d'agneaux noirs, écorchés avant leur naissance. Ce bonnet a la forme d'un ballon, et est débordé à la sommité par une banderole rouge qui indique la classe à laquelle le Boyard appartient. Le fils du Prince, ou Beyzadès, porte également ce kalpak, avec cette différence que la banderole de drap est blanche au lieu d'être rouge. La circonférence ordinaire de ces kalpaks, mais seulement dans les principautés, est de soixante à soixante-cinq pouces : ce qui paraîtra extraordinaire aux hommes raisonnables, c'est que les habitants jugent de la hauteur du rang et du mérite d'un Boyard sur le plus ou moins d'ampleur du bonnet qu'il porte. On pense combien cette présomption doit accroître l'ampleur des coiffures ; aussi ce n'est point exagérer que de dire, qu'il en est de telles qu'ils empêchent un Boyard d'admettre un ami à côté de lui dans sa voiture »*⁶⁶.

Ce n'est que dans les années '30, sous l'administration russe du pays et suite aux ordres du général russe Kiseleff, que le prestige de la barbe et du grand kalpak commence à s'estomper⁶⁷.

Le bizarre mélange de personnes, les unes portant des vêtements « orientaux », qui leur confèrent un aspect d'« asiatiques », d'autres habillés comme à Paris ou à Vienne, la richesse et le luxe des parures, sont souvent décrits dans les moindres détails dans les récits. C'est l'image la plus illustrative de cette société en pleine transformation, qui commence à adopter, d'abord avec prudence, les nouveaux modèles venus de l'Ouest, sans pour autant renoncer entièrement aux anciennes habitudes, imposées par l'empire ottoman.

En se trouvant à Bucarest en 1824, Robert Walsh remarque : « *On y voit autant d'Européens que d'Orientaux ; une moitié porte des chapeaux et des habits, l'autre des calpacs et des pelisses* »⁶⁸. En 1830 Saint-Marc Girardin note, lui aussi :

« Après l'inégalité [sociale], ce qui frappe le plus l'étranger à Jassy et à Bucarest, c'est le mélange et la diversité des costumes. Parmi les hommes plusieurs ont conservé le costume oriental ; les autres ont le costume

européen ; et ces deux sortes de costumes se rencontrent dans la même famille ; le père est vêtu en boyard, le fils est vêtu à la française ; car ce sont surtout les jeunes gens qui ont le costume européen, et cela montre dans quel sens et dans quel esprit marche cette société. Je n'ai vu personne au-dessous de quarante ans qui portât le costume oriental. Quant aux femmes, il y a déjà longtemps qu'elles ont toutes adopté le costume européen. Mais vous savez que les femmes marchent toujours les premières dans la route de la civilisation »⁶⁹.

Les initiateurs de ces changements sont les femmes et les jeunes. On peut identifier plusieurs facteurs qui ont permis à ces catégories sociales de devenir les principaux agents du changement. D'abord il y a un facteur politique : pour les hommes, surtout pour ceux d'entre eux qui occupent des fonctions importantes, l'adoption des vêtements occidentaux était vue par les Turcs comme une adhésion aux idées politiques venues de l'Ouest et donc comme un acte de désobéissance envers l'empire. Les femmes, qui passaient la plus grande partie de leur temps dans l'intimité du foyer, étaient moins surveillées. Un deuxième facteur, important lui aussi, vient s'ajouter au premier : celui de l'emploi du temps différent des hommes et des femmes. Pendant que les maris étaient occupés à garder leurs fonctions et agrandir leurs fortunes, les femmes des boyards se dédiaient principalement à les dépenser. Entourées par de nombreux domestiques qui s'occupaient à leur place de la maison, les boyardes pouvaient librement se consacrer à l'« étude » et à l'acquisition des dernières modes en matière d'habillement. Un troisième facteur est celui de la mobilité sociale : les jeunes boyards, souvent envoyés par leurs parents à faire des études en Occident, s'étaient habitués à porter les nouveaux vêtements. On peut également ajouter des facteurs de nature psychologique qui ont fait que les anciens boyards ont plus difficilement renoncé à leurs habits : d'abord il y a le chargement affectif des vêtements qui leurs rappelaient la jeunesse ; ensuite il y a le fait que les anciens habits orientaux marquaient nettement le statut social du porteur, en lui assurant le respect des autres, pendant que les nouveaux habits venus de l'Ouest ont apporté avec eux l'égalité, mettant tout le monde au même niveau et imposant une uniformité sociale. Et finalement, il y a le facteur de nature physique ou médicale : pour beaucoup il était inconcevable de changer les anciens vêtements orientaux, larges et confortables, qui laissaient au corps la liberté de mouvement, contre ceux occidentaux serrés, inconfortables, on dirait taillés avec économie, qui ne permettaient plus, par exemple, de s'étendre à son gré sur un divan.

Surtout à cause des implications politiques, le changement des vêtements n'a pas eu une évolution linéaire. Il a connu des périodes de stagnation et même des retours en arrière, mais il a tout de même été irréversible. Ainsi, comme le précise un observateur ultérieur des événements, William Mac Michael, lors de l'occupation du pays par les Russes, entre 1806 et 1812, les boyards avaient adopté, apparemment de manière enthousiaste, les vêtements occidentaux français. Mais, une fois les Turcs revenus, ils ont dû reprendre le *kaftan* et le *kalpak* car « *sous l'œil jaloux du gouvernement turc, la manière de s'habiller n'est pas sans importance (...)* »⁷⁰. Plus tard encore, même après la disparition du régime phanariote, des mesures transitoires essaient de stopper le processus, mais en vain. Ainsi, en 1823, le prince Grigore Dimitrie Ghica, ordonne à tous ceux qui portent des « *vêtements allemands* » (occidentaux), de renoncer en terme de trois jours et de reprendre les vêtements valaques ou orientaux, en cas contraire étant passibles de punitions sévères⁷¹.

Le peintre szekler Nicolae Barabás, arrivé à Bucarest en 1831, nous donne une belle description du changement de vêtements orientaux pour ceux d'influence occidentale:

*« Cette époque était bien curieuse à Bucarest, où en essayant de faire la cour aux Russes, on a commencé par abandonner les coutumes turques, en imitant et en adoptant celles européennes. Les vêtements turcs étaient portés par les boyards et leurs domestiques, les arnaoutes, tandis que les paysans conservent leurs habits d'antan, de même que la plupart des femmes, mais les dames de la haute aristocratie sont presque toutes habillées selon la mode française. La jeunesse, bien entendu, changeait plus facilement ses vêtements que les personnes âgées qui, habituées aux vêtements turcs, renoncent plus difficilement à eux ; ils prenaient alors à la place du turban un chapeau semblable à celui des officiers russes ; à la place des larges culottes turques, des pantalons, et à la place des babouch jaunes, des bottes noires »*⁷².

La barbe, apanage des boyards de haut rang par le passé, est sacrifiée car elle ne correspond plus aux nouveaux vêtements. « *C'est toujours pour la mode européenne que la belle barbe noire de Cantacuzeno a été sacrifiée. Ce boyard avait une tête d'une rare beauté et cela me faisait mal au cœur de le voir raser sa barbe qui n'allait plus avec son costume français* », raconte Nicolae Barabás⁷³. Le changement de mode vestimentaire de tel ou tel personnage important devient un grand événement mondain, comme l'était auparavant la cérémonie pendant laquelle un boyard

recevait un certain rang⁷⁴. Les journaux de l'époque annoncent comme un événement important le changement de mode vestimentaire de tel ou tel personnage important. Ainsi, en 1830, dans la rubrique *Nouvelles de l'intérieur* du journal *Le Courrier roumain*, on retrouve l'annonce suivante : « *M. le grand vornic [Premier ministre] Grigore Filipescu, pour prouver dans quel siècle on se trouve et ses sentiments civilisés, loin des préjugés, en abandonnant le 15 de ce mois les vêtements portés auparavant, il s'est rasé la barbe et a adopté les vêtements de l'Europe civilisée* »⁷⁵.

Si les vêtements sont vite adoptés, les habitudes occidentales qui vont avec suivent plus lentement. Surtout au début, les valaques portent les nouveaux vêtements comme bon leur semble, ce qui donne naissance à des situations bizarres et même hilarantes. Christine Reinhard, reçue en 1806 dans le harem de la cour par la princesse Ipsilanti, remarque que celle-ci « *était habillée en robe de crêpe rouge à la française, et ceci en mon honneur* ». La princesse était d'ailleurs la seule dans la pièce à porter des vêtements occidentaux, à part son hôte (vêtue d'une somptueuse toilette d'apparat), ce qui ne l'empêche pas de l'inviter à prendre place sur le divan et à s'accroupir à la turque à côté d'elle⁷⁶.

En 1824, le danois Clausewitz participe à une réception donnée à la cour de Grigore Ghica. Les invités furent reçus par le prince assis à la turque, entouré par les boyards du Divan et par d'autres hauts dignitaires. Clausewitz remarque la présence des dames, habillées en toilette de bal, même s'il n'était que dix heures du matin ! A part les consuls et les étrangers de marque, tous les boyards et leurs femmes avaient l'habitude de baiser la main du prince, comme l'exigeait le cérémonial de la cour⁷⁷.

L'adaptation aux comportements requis par les nouveaux vêtements continuait toujours dans les années '30, la meilleure preuve étant la scène mentionnée précédemment, à laquelle Nicolae Barabás fut témoin dans le salon de son ami Cantacuzène. Le même auteur nous raconte un autre événement amusant auquel il assiste :

*« Obedeanu, un ami à moi, qui était arrivé à porter des pantalons, des bottes et la casquette, suivant le conseil de ses amis, et désirant se moderniser complètement, décide de commander un frac dans la meilleure étoffe et je lui ai commandé moi-même un haut-de-forme à Sibiu, chez le renommé Bayer. En s'habillant ensuite à l'essayage, avec un haut-de-forme sur la tête, il s'est senti tellement étrange dans ce costume moderne, devant un miroir, qu'il jeta le haut-de-forme par terre et ne voulut plus le porter ; par conséquent il l'offrit à un ami moins conservateur »*⁷⁸.

Les habitudes prennent du temps pour se former.

Avec le temps, le contraste entre ancien et nouveau s'estompe peu à peu. Les nouveaux vêtements gagnent du terrain d'année en année. Déjà vers 1835, Raoul Perrin remarque l'adoption du costume européen par la majorité de la population de la ville⁷⁹. Le même auteur raconte que le prince valaque Alexandru Ghica s'habillait « à l'euro péenne », lorsqu'il allait au théâtre ou à la promenade, ce qui veut dire qu'il portait « *le frac et le chapeau français* ». Il avait également enlevé sa longue barbe noire, de laquelle il n'avait conservé qu'une impériale et de larges moustaches⁸⁰.

Les anciens continuent à porter les vêtements orientaux jusque vers la moitié du XIX^e siècle, comme des vestiges du passé, provoquant l'étonnement et parfois aussi l'admiration des étrangers. Invité à un bal, Stanislas Bellanger remarque la présence d'un de ces grands boyards :

*« Rien n'était plus gracieux à voir que le maître de ce beau logis, l'aga Philipenko, dans son large costume de boyard, sa noble tête encadrée dans sa longue et soyeuse barbe blanche, environné d'un essaim de jeunes et jolies danseuses, dont les gazes et les rubans, les longues chevelures et les charmants visages s'accordaient si bien avec la douce physionomie du majestueux vieillard. C'était là un emblème bien vrai de la situation de ce pays, qui a adopté loin d'abord les plaisirs et les libres allures de l'Occident. En vain la robe sévère des boyards voudrait-elle s'opposer à cet envahissement des modes et des frivolités modernes, il faut à la génération actuelle un salon spacieux où la valse et le galop puissent se dérouler et tourbillonner à loisir ; il lui faut un costume qui ne mette point d'entraves aux passes élégantes de la mazurka, qui ne s'embarasse pas dans le labyrinthe étroit des quadrilles français »*⁸¹.

Rejeté par le monde aisé de la capitale, le costume oriental s'est trouvé repoussé vers la périphérie de la ville, où il était utilisé encore jusque vers 1870 par des marchands et d'autres habitants de condition modeste⁸².

La réception et le service

Le comte de Lagarde, qui accompagne le consul de France Ledoux à la cour princière, nous offre une description détaillée et par endroit mordante de la manière dont étaient reçus les grands dignitaires. Il est frappé par le fait que la cérémonie « *singe exactement la réception des ambassadeurs à la Porte* ».

« A dix heures du matin, - raconte-il - les gens de service de son altesse ont amené au consul un équipage de parade à six chevaux, dans lequel il s'est placé avec le chancelier du consulat ; venaient ensuite les voitures des Français établis à Bucharest, ou des individus jouissant de la protection française ; un détachement d'Arnaoutes précédait ce cortège, qui, traversant les rues principales, se rendit au palais du prince ; on l'y reçut au charivari d'une musique turque, composée de cinquante grosses caisses, d'autant de timbales, de trois musettes, et de six oboës, complément de cette infernale symphonie. Précédés par les chiohadars, portant les livrées de la cour, on nous introduisit dans la salle du trône, où un vieillard vénérable, assis sous un dais de velours, brodé en perles et en or, entouré d'autant de pompe qu'il avait pu en déployer, m'a prouvé que le rôle de roi, qu'il ne fait que depuis deux mois, n'est ni difficile, ni désagréable à remplir. Un siège était en face pour le consul ; et des sofas de chaque côté pour nous. M. Ledoux prononça le discours d'usage (...). Je n'entendis pas la réponse de Caradja, car il la marmotta très bas ; mais il ordonna très haut qu'on servît des sorbets et du café, que nous primes en parlant des évènements politiques actuels, de la peste de Constantinople, de la rigueur de l'hiver ; et, quand on n'eut plus rien à dire, on me présenta pour alimenter un peu la conversation. Son altesse m'honora d'un sourire suave comme la première goutte de rosée ; et, après quelques mots insignifiants, et des réponses analogues aux demandes, tout le cortège diplomatiques se rendit chez la princesse régnante, où nous recommençâmes les mêmes facéties ; elle était entourée de ses filles et de quelques dames de sa cour, fort jolies ; des confitures et des parfums nous furent présentés par des belles esclaves ; puis on nous régala des sons aigus d'un orgue de Barbarie, que son altesse nous dit ne pouvoir se lasser d'entendre. A la dernière mesure de la merveilleuse serinette, nous primes congé, et regagnâmes, non sans peine, les portes du palais, poussés, heurtés, froissés par mille gredins imberbes, en turbans ou en kalpaks, qui, n'ayant d'autres gages à la cour que ces rares aubaines et leurs étrennes au premier de l'an, se pressaient de recevoir la gratification d'usage que doit répandre le consul présent. J'ai vu le moment où à force de le tirailler, on allait le mettre en pièces, lorsque heureusement pour lui, quatre vigoureux chiohadars l'ont porté en un clin d'œil dans son carrosse, d'où il a fait pleuvoir quelques poignées de roupies sur le dos de ces mendiants galonnés »^{B3}.

A part ses vêtements, ses bijoux et sa calèche, l'aisance de quelqu'un était indiquée par le nombre des domestiques qu'il avait dans sa demeure. Chez les grands boyards un nombre impressionnant de domestiques défilait tour à tour pour apporter aux hôtes de la confiture, de l'eau, du café, le chibouk et, à la fin, du parfum pour se rafraîchir les mains. Le

Clerc déplore ce service « *princier* » qui ne tient pas compte des fortunes, étant une cause de ruine permanente⁸⁴. Pour nous faire une image plus claire de l'occupation que chacun de ces « petites fourmis » accomplissait avec grand soin, voyons la description que leur fait Stanislas Bellanger, comme toujours avec beaucoup d'humour :

« En Moldo-Valachie l'esclave, comme l'herbe, abonde et croît à vue d'œil. On en fait une énorme consommation ! Un esclave pour charger la chibouque, un esclave pour l'allumer, un esclave pour l'apporter, un esclave pour regarder son maître fumer, debout, devant lui, les deux mains croisées sur le ventre ; un esclave pour lui aller chercher une doulitchaz, un esclave le verre d'eau, un esclave la serviette ; un esclave pour ramasser son mouchoir ; cinq autres esclaves pour l'habiller, le raser, lui peigner la barbe, lui laver les mains, lui faire les cheveux ; cinquante autres esclaves pour les besoins de la maison, pour les appartements, les habits, les cuisines, les voitures, les chevaux, les harnais, les esclaves, car il faut bien servir ceux qui servent, ils n'ont pas le temps de se servir eux-mêmes : sans compter les cochers, les valets de pied, les valets de course, les Albanais enfin, qui se tiennent derrière les calèches, et remplissent (disent les méchantes langues) le secret et souvent courageux office attribué généralement en France aux pimpants chasseurs de nos grandes maisons. Et n'allez pas croire que ces esclaves puissent se suppléer : celui qui charge la chibouque ne l'allumerait pas, dût sa liberté en dépendre ; de même que celui qui allume se garderait bien de charger. Chacun sa besogne »⁸⁵.

Le français F.-G. Laurençon, qui passe douze années à Bucarest, affirme qu'il a personnellement connu des maisons où on pouvait compter jusqu'à trente, quarante et même plus de domestiques⁸⁶.

Toujours attentif au luxe déployé par les boyards, François Recordon nous donne encore une estimation en francs de leurs dépenses :

« La plupart des domestiques portent des vêtements dignes de la magnificence de leurs maîtres, entre autres ceux qui sont plus particulièrement chargés du service de leurs personnes ; aussi l'équipement d'un laquais coûte souvent plusieurs milliers de francs, surtout à cause du superbe manteau d'écarlate, du riche couteau turc, ou des beaux pistolets que quelques-uns portent à leur ceinture ; il y en a d'autres qui sont encore revêtus d'une petite cuirasse d'argent ou de vermeil, ainsi que d'une petite giberne du même métal, et qui ne leur sert guère que d'ornement, à moins qu'ils n'y tiennent un petit livre renfermant les quatre évangiles »⁸⁷.

Quelques-uns parmi les visiteurs étrangers sont impressionnés par la manière dont ils sont servis. D'autres observent avec réticences les pratiques « *orientales* » qui leur sont étrangères. Le noble hongrois Vince Batthyány, arrivé à Bucarest en 1801, décrit dégoûté comment, dès qu'il pénétrait dans une maison on lui offrait « *un jus gélatineux de fruits ou de pétales de roses* », qu'il s'efforçait d'avaler pour ne pas offenser ses hôtes⁸⁸.

Le comte de Lagarde doit lui aussi s'adapter aux mœurs locales lors d'un dîner chez un boyard: « *Selon l'usage, chacun porte la main au plat, ce qui est plus cordial que propre ; mais il fallut bien m'y conformer, ou me résoudre à rester à jeun. Au dessert, par une marque particulière de considération, le boyard m'envoya les pépins des pommes qu'il avait mangées, puis on fit passer les vins de l'Archipel, l'hydromel de vingt ans, le Tokay, et après quatre petites heures de cette séance gastronomique, on se relava les mains, la bouche, la barbe ; on se couvrit de parfums, et on passa enfin au salon* » où on servit les confitures, le café et les glaces⁸⁹.

François Recordon, qui a eu l'occasion de s'accoutumer aux coutumes des boyards valaques pendant les années passées à Bucarest, nous donne une description détaillée de leurs habitudes alimentaires et des principaux repas de la journées :

« (...) ils ne font que deux repas, qui sont le dîner et le souper, à moins que l'on ne veuille appeler leur déjeuner une cuillerée de confitures avec un grand verre d'eau, qu'ils prennent en se levant, et une petite tasse de café, sans crème ni sucre, qu'ils savourent bien lentement et en fumant. Le dîner, dont l'heure n'est fixée que par leur appétit, est toujours composé de quinze à vingt mets assaisonnés par des Grecs qui font très-bien la cuisine turque. Les boïards ne goûtent jamais de tous ces mets ; ils se contentent ordinairement des plus simples, mais qui à la vérité sont très-déliés, tels entre autres que le yaghourth,, le caïmac, et le pilaw ou pilau, qui sont des friandises turques. (...). Les jours de maigre ordinaire on a d'excellens poissons, qu'on pêche dans le Danube et dans les autres rivières du pays ; mais pendant les grands maigres qui précèdent Pâques et Noël, on doit se contenter de légumes cuits à l'eau avec un peu de sel ou de sucre pour tout assaisonnement, d'escargots, d'écrevisses de marais, dont on fait une consommation immense, et de quelques fruits secs ou confits. (...) On attache généralement peu d'importance au souper ; il y a même beaucoup de personnes qui s'en passent entièrement, tandis que d'autres se contentent de quelques mets. Du reste, la table des seigneurs valaques est à peu près servie à la manière européenne »⁹⁰.

Comme le nombre des domestiques, pour les boyards valaques le nombre des mets était essentiel pour faire bonne impression aux yeux des hôtes. On nous informe qu'un repas contenait habituellement dix à douze mets⁹¹. Ce n'est qu'en adoptant les coutumes occidentales dans l'art de la table, et des chefs venus de l'Ouest que les mets ont commencé à changer dans leur nombre comme aussi dans leur composition.

La cérémonie du café

Nicolae Filimon, l'auteur du roman historique *Anciens et nouveaux parvenus (Ciocoi vechi și noi)*⁹² nous décrit la manière selon laquelle les invités d'un de ses personnages, le *postelnic*⁹³ Andronache Tuzluc, sont reçus en arrivant dans la maison de celui-ci pour fêter le jour anniversaire de son nom. A travers la description minutieuse et détaillée de l'auteur, on pourrait s'imaginer que cette scène a réellement eu lieu à un moment donné à Bucarest, vers le début du XIX^{ème} siècle :

« Après que les invités se sont assis sur les deux lits, une tzigane bien habillée (...) se présenta devant eux tenant un plateau plein de confitures de toutes sortes ; après elle venait une autre tzigane portant un plateau avec une multitude de petits verres avec de la vodka de menthe et quelques plats avec des amandes décortiquées et des pois chiche torréfiés. Tout de suite après entra le cafegiu du boyard (...) [un très beau et bien habillé jeune garçon]. Il venait avec un plateau d'argent dans ses mains, sur lequel étaient mis, dans leurs zarfs de filigrane, plusieurs feligens pleins de café d'Arabie écumeux et parfumé ; après lui entra le porteur de tchoubouc (ciubucciu) avec les chibouques d'antep⁹⁴ et jasmin, avec leurs pipes remplies de tabac ameubli, de la meilleure qualité, desquelles sortaient des nuages de fumée parfumée. L'entrée successive de ces domestiques constituait une représentation pittoresque ; connaissant très bien les règles de la hiérarchie, comme tous les servants des grandes maisons, ils commencèrent d'abord avec beizadé Costache, et continuèrent par la suite avec les autres, en remplissant leur devoir avec élégance et exactitude »⁹⁵.

François Recordon, vivant à Bucarest à la même époque que celle où laquelle se passe l'intrigue du roman mentionné plus haut, décrit le même rituel qu'il a certainement pu constater de ses propres yeux à des nombreuses reprises. Les ressemblances sont évidentes :

« Dans leurs visites, après quelques cérémonies, à la manière des nations européennes, un domestique apporte une pipe à la personne qui fait la visite. Un second lui présente un cabaret garni de sucreries sèches et liquides, ou souvent aussi garni d'une seule jatte de confitures, dont on prend une ou deux petites cuillerées, après quoi on boit à discrétion de l'eau dans un grand gobelet de cristal ou dans une coupe d'argent, qui se trouve sur le même cabaret ; enfin un troisième domestique ne tarde pas à lui présenter une petite tasse de café à l'eau avec le marc et sans sucre, que l'on prend bien chaud, et que l'on savoure goutte à goutte, presque toujours en fumant sa pipe. Il y a dans toutes les maisons d'un certain rang un domestique qui n'a d'autre emploi que celui de préparer le café ; c'est aussi lui qui le porte dans une petite cafetière posée sur un cabaret d'argent garni de plusieurs tasses ; il se tient vers la porte de l'appartement où les autres domestiques vont verser du café dans autant de tasses qu'il y a de personnes, et les leur présentent toujours sur des soucoupes, ou plutôt dans d'autres petites tasses de vermeil qui ont un pied pour empêcher qu'on ne se brûle les doigts »⁹⁶.

Comme le souligne très bien Nicolae Filimon, le café était servi par des esclaves dans un rituel précis, dans lequel les rangs et la hiérarchie sociale étaient strictement respectés ; les invités étaient servis en fonction de leur rang : d'abord les hauts dignitaires et ensuite les autres. La maîtresse de maison faisait les honneurs rarement, uniquement comme un geste de grande faveur envers un invité. Le nombre des domestiques, leur aspect (physique et vestimentaire) et la qualité des produits reflétaient le statut social de l'hôte.

Le café à Bucarest était consommé au début noir, sans lait. Ce n'est que plus tard, avec l'arrivée des mœurs et des voyageurs occidentaux que le lait a été ajouté. Mal logé chez le consul russe, l'Anglais Jeremy Bentham se plaint en 1786 d'avoir été extorqué par le valet qui, pour un demi piastre, lui apportait chaque matin du café avec « *un peu de lait* » et du pain sans beurre, « *bien que les cafés étaient en grand nombre* »⁹⁷, ce qui laisse entendre qu'il aurait pu bénéficier du même traitement sinon d'un bien meilleur dans l'un des cafés de la ville.

Et comme le dit un proverbe turc : *le café sans tabac est comme le sommeil sans couverture*⁹⁸, le café servi aux invités masculins était toujours accompagné à Bucarest (comme ailleurs dans l'empire ottoman) par des chibouques, ces pipes qui pouvaient atteindre des longueurs considérables. Le comte de Sallaberry nous décrit la scène à laquelle il fut témoin un jour, en allant chez le Trésorier de la Cour : « *Il était au*

milieu de la pièce, fumant une longue pipe, dont le bout portait à terre, à quatre pas de lui (...) »⁹⁹.

L'habitude de boire du café s'est vite répandue d'en haut de la hiérarchie sociale vers toutes les classes sociales de la ville, étant consommé sans distinction de sexe ou d'âge, le matin, après chaque repas et même dix fois par jour¹⁰⁰. Le docteur Constantin Caracaș remarque l'attachement des classes aisées du début du XIX^{ème} siècle au café, qu'ils boivent « *plusieurs fois par jour et à chaque visite faite aux amis* ». La boisson est servi amère et très concentrée, dans des petites tasses. En même temps que le café on sert des confitures merveilleusement préparées, avec différents fruits et plantes aromates et avec un verre d'eau fraîche ; les hommes reçoivent en plus des chibouques¹⁰¹. Le même auteur déplore l'habitude malsaine des classes aisées du début du XIX^{ème} siècle d'offrir du café aux enfants, parfois plusieurs fois par jour, et même du vin¹⁰².

Le rituel oriental du café, des *doulchaz* (confitures), comme le nomme Stanislas Bellanger, et du *chioubouc*, fait marquant des bonnes manières des classes aisées de Bucarest durant plus d'un siècle, semble devenir peu à peu moins fréquent vers la fin du XIX^{ème} siècle. Ullyse de Marsillac, un autre français établi à Bucarest, déplore dans son guide de 1877 la disparition de ces habitudes *originales* (sic!) des Roumains à cause d'habitudes nouvelles importées de l'étranger¹⁰³. Il oublie ainsi le fait que même cette habitude tellement enracinée dans les mœurs, était-elle aussi de provenance étrangère.

La conversation

Dès le début du XIX^{ème} siècle les voyageurs étrangers de passage à Bucarest remarquent le fait que parmi les classes aisées de Bucarest, à part le grec, on parlait français mais aussi l'italien, l'allemand et l'anglais. Parlées tant bien que mal au début, avec le temps la connaissance des langues étrangères semble s'améliorer, grâce surtout aux maîtres de langues employés à s'occuper de l'éducation des jeunes boyards.

Les remarques concernant le penchant des Roumains aux langues étrangères varient. En 1814 William Wilkinson remarque qu'à part lire et écrire dans la langue du pays et dans le grec moderne, les boyards ont aussi quelques éléments de français, que les officiers russes ont introduits parmi eux¹⁰⁴. Un grand nombre entendent et parlent le français sans pour autant connaître ni sa grammaire ni sont orthographe et les notions de littérature sont minimes¹⁰⁵. En 1821, Laurençon déplorait le manque de

discernement des parents qui préféraient souvent à un Français véritable un Grec, un Italien ou même un Allemand pour enseigner le français à leurs enfants (qui finissent par ânonner un jargon singulier, avec une prononciation qui trahit l'origine de leur maître)¹⁰⁶. Moins exigeant que son compatriote, Saint-Marc Girardin ayant séjourné à Bucarest en 1830, se réjouit d'entendre, aussi loin de sa patrie, parler le français. Il garde pour autant son esprit critique, en remarquant la différence entre les apparences et le fond des choses :

*« Vous concevez quel plaisir c'est pour un Français de retrouver ainsi près des bouches du Danube et à côté de l'antique Tauride le langage et les usages de Paris. Quand le soir je sortais de quelque maison de Bucarest ou de Jassy, ayant entendu causer toute la soirée en français, sans que le moindre mot et je dirais presque le moindre son sentît l'étranger, je me demandais si c'est que, par l'effet de quelque baguette, je n'étais point transporté à Paris ; et j'avais besoin de rencontrer dans les vestibules et dans les cours les Bohémiens étendus à terre, pour revenir un peu de mon illusion. Il est impossible en effet d'avoir plus les dehors et les formes de notre société française et d'en avoir moins les principes et l'esprit : cela se conçoit »*¹⁰⁷.

Avec ces remarques, Saint-Marc Girardin met en évidence l'un des thèmes largement débattus par les intellectuels roumains à partir de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle et qui va être connu sous le nom de *théorie des formes sans fond*.

Indifféremment de la façon dont ils parlent, une chose est certaine : les Roumains aiment causer – et les voyageurs sont unanimes là dessus. L'étranger est pour eux une source de nouveauté et pour cette raison sa compagnie est appréciée et même recherchée. Stanislas Bellanger note : *« Beaucoup de seigneurs opulents admettent des étrangers sans fortune à leur table pour le plaisir seul de leur conversation »*, à tel point que parfois leur présence devient permanente¹⁰⁸.

Les sujets de conversations sont variés. Les hommes abordent des sujets politiques et économiques mais se lancent aussi dans des sujets plutôt frivoles, comme par exemples celui des mœurs locales, en particulier celles des femmes. Wilkinson n'apprécie guère les manières des valaques en remarquant que *« la conversation ne roule que sur des sujets du genre le plus trivial ou le plus obscène ; la présence des dames ne leur impose pas plus de retenue »*¹⁰⁹. Les femmes aussi épatent les étrangères par leur langage libertin. Curieux d'apprendre quel était l'emploi du temps

à Bucarest, Le Cler est choqué d'entendre de la bouche d'une de ses interlocutrices la réponse : « *On y fait l'amour ou bien on en parle* »¹¹⁰.

Les divertissements

A part la conversation les invités étaient divertis avec de la musique et de la danse. Sous les regards fiers des parents, les jeunes filles des boyards montraient leurs talents, qui n'étaient pas toujours à la hauteur des exigences de l'auditeur. Mais pour les hôtes la question n'était pas la qualité, mais le fait d'avoir assuré une telle éducation à leurs progénitures. L'emploi des maîtres étrangers pour des leçons privées était un luxe coûteux qui devait bien-entendu être montré. En 1821, F-G. Laurençon remarquait que depuis peu de temps « *la musique semblait avoir pris faveur* » parmi les boyards valaques. Grâce aux maîtres de violon, guitare, flûte et pianoforte, les jeunes demoiselles se croyaient des musiciennes accomplies, bien qu'elles ne s'étaient élevées qu'« *à la hauteur d'un quadrille ou d'une walse* »¹¹¹. Le comte de Lagarde note comment, après un copieux dîner chez un boyard, les filles de son hôte « *jouèrent du piano et de la harpe, chantèrent en grec et en russe, et dansèrent même, pour donner à la fois une idée de leurs divers talents* »¹¹².

Les Valaques se sont habitués à « *la musique de l'Occident* » et aux danses « *à la française* » ou « *à l'européenne* » toujours grâce aux officiers russes. Les vieilles danses locales (*hora*, *bătuta*, *brăul*) furent oubliées et les gens de la haute société ont appris à se distraire aux bals et aux soirées – mot introduit en roumain à cette occasion. Un participant direct aux évènements, le docteur Caracaş raconte :

« Il y a trente ans, pendant les noces ou les fêtes on avait l'habitude des danses du pays, pratiquées entre amis et parents. Après l'arrivée de l'armée russe des maisons publiques ont été organisées, appelées clubs, dans lesquelles et on a pris depuis l'habitude (de se distraire), et où pouvait s'assembler beaucoup de monde appartenant à la première classe, pendant les soirées d'hiver. Là, les jeunes gens et les filles passent leur temps en dansant des danses européennes, surtout le quadrille anglais, la mazurka polonaise et la walse allemande. Autant les hommes que les femmes jouent avec beaucoup d'élégance et liberté, bien que les hommes soient fortement importunés à la danse par leurs longs vêtements, qui provoquent même des maladies par la transpiration excessive qu'ils produisent. C'est pour cette raison que quelques jeunes, en essayant d'éviter cela, se sont fait confectionner, pour la danse des vêtements plus fins et plus légers.

Les plus âgés, même quelques-uns parmi les jeunes, s'installent dans les pièces intérieures, et passent des heures à jouer aux cartes et au billard, jusqu'à ce que la fête soit finie, d'habitude vers minuit. La plupart des dames restent assises sur des fauteuils et regardent les danses sans bouger de leur place, ce qui auparavant n'arrivait pas aux noces et aux festins, où la plupart des femmes et des hommes de tous les âges, dansaient avec grande joie, surtout les danses nationales originales.

Certains jours, d'habitude les dimanches, beaucoup de monde des deux sexes se réunit, surtout appartenant à des classes inférieures, masqués et habillés avec des vêtements de différents peuples et professions (...).

Il y a également des clubs plus petits, où s'assemble toute sorte de gens, plutôt des domestiques en service aux boyards et des artisans étrangers (...) »¹¹³.

Les bals suivent les saisons mais aussi les événements politiques. Ils sont plus nombreux pendant les longues nuits d'hiver, lorsque le froid et le gel enferment les habitants dans leurs demeures en réduisant leurs sorties. En temps de paix, à la moindre menace les boyards quittent la capitale, s'enfuyant avec famille, domestiques et richesses.

Les autres distractions étant rares, les invitations aux soirées ou aux bals étaient particulièrement appréciées. Il y avait plusieurs fêtes semblables dans une semaine. Le peintre anglais Sir Robert Ker Porter nous en décrit une qui se déroulait en 1820 et à laquelle il a lui-même été témoin. Au début de la fête, les jeunes boyards jetèrent leurs « énormes chapes » et leurs « splendides fourrures » pour rester habillés dans une jaquette étroite, serrée sur le corps, qui facilitait les mouvements de danse. Ils avaient tous la tête rasée, mais portaient un petit bonnet rouge de même que des barbes et des moustaches de couleur et de forme variée. Les couples avaient ainsi « un aspect tellement inattendu lorsque ils sautaient dans le quadrille ou le cotillon, se mêlaient aux contredanses anglaises et tournaient dans la vitesse vertigineuse de la valse, qu'il n'y avait rien de plus grotesque »¹¹⁴. A part les danses mentionnées, « apportés chez eux depuis peu de temps », Sir Ker Porter note qu'il a également assisté à des danses grecques et autochtones, ces dernières, après avoir enflammé les cœurs des participants, ayant achevé la soirée.

Une scène similaire, qui se déroulait à distance de quatre ans, nous est décrite par le danois Clausewitz, invité à un bal organisé par le prince Ghica, dans l'une des maisons aisées de la ville, louée pour l'occasion. A part la salle de bal, la maison disposait de quatre salons meublés avec des sofas et des chaises. Le bal débuta par une polonaise, suivie par des danses

anglaises, des contredanses et des valse, « *comme dans n'importe quel bal occidental* », note l'invité. Mais comme on se trouve en Valachie on ajoute une *hora* valaque. Comme son prédécesseur anglais, Clausewitz est étonné par l'image des boyards, avec leurs longues barbes, des cafetans et des bonnets rouges sur la tête qui, pris par la danse, jettent leurs habits orientaux, trop lourds et trop chauds. Il s'entretient avec les boyards qui, comme les dames présentes, parlent tous le français. Le bal prit fin à trois heures du matin¹¹⁵.

b) LES PAYSANS ET LES FAUBOURGS

Nous avons débuté la présente étude en affirmant qu'en parlant de la population de Bucarest on ne peut pas faire abstraction des paysans de la ville. En présentant la visite dans le milieu des boyards et ayant eu ainsi l'occasion de voir comment un fort processus de changement se déroulait en haut de l'échelle sociale, il faut aussi essayer de deviner comment la visite avait lieu chez les plus modestes et savoir si le changement était également visible chez eux.

Jean Vaillant décrit en 1844 Bucarest comme étant « *un grand village, sans limites établies* », et ajoute qu'on voit partout des chariots chargés avec des bois ou du foin, des buffles et des paysans¹¹⁶. A peu près à la même époque, l'allemand W. Derblich raconte qu'en entrant dans la ville par le sud on a l'impression d'entrer dans « un grand village », avec des jolies maisonnettes, à moitié cachées par la végétation, des vignobles et des pâturages¹¹⁷. Plus tard encore, vers 1875, le diplomate Charles de Moüy constate qu'à Bucarest on retrouve « (...) *à deux pas de distance, la plus fine voiture de Paris et un chariot attelé de quatre buffles ; un homme du monde, vêtu à la dernière mode du boulevard des Italiens, croise en passant un paysan habillé de la peau de mouton des indigènes du bas Danube* ». Un étranger, transporté dans « *cette région indécise où se croisent des mœurs et des tendances inverses, la barbarie et la civilisation* » pendant le sommeil se croirait - affirme l'auteur - « *tantôt (...) dans un village et tantôt dans une capitale. (...) Les classes élevées et le peuple présentent la dissemblance la plus sensible. Les premières sont devenues presque occidentales*¹¹⁸, *l'autre est resté le paysan du Danube* »¹¹⁹. La description du français paraît tout à fait exacte, tenant compte du fait qu'en 1878, plus de la moitié de la surface de la ville avait un caractère agraire (surface totale de 30 km², de laquelle 12,1 km² de vignobles, 4,2 km² de cours, 4,2 km² de vergers et 3,0 km² de jardins)¹²⁰.

En partant sur les traces de ces paysans de la ville, mentionnés par autant d'étrangers, on se heurte à l'absence des sources et par conséquent à l'absence d'études approfondies sur la question.

Les statistiques qu'on peut trouver sont vagues et posent des nombreux problèmes d'interprétation. Dans le recensement effectué en 1860 par Dionisie Pop Marțian, par exemple, la population de Bucarest s'élève à 121 734 habitants. Les catégories professionnelles indiquées sont : « *agriculteurs et professions libres* » (*agricultori și de profesii libere*), « *artisans* », « *fabricants* » et « *commerçants* ». Les *agriculteurs et les professions libres* sont au nombre de 67 482 personnes (comprenant les hommes - *têtes de famille*, les autres *membres de la famille* et les *serviteurs*). Le chiffre représente 55,43% du total des habitants de la ville, ce qui fait beaucoup. Ceci veut dire que plus de la moitié de la population de la ville subsistait grâce au travail agricole. Il faut quand même rester prudent dans les appréciations, car la catégorie professionnelle des paysans est malheureusement vaguement définie par les statistiques. On ne sait pas si elle inclut les grands propriétaires des terrains agricoles ou pas ; on ne sait pas ce qui veut dire *des professions libres* etc.¹²¹. En plus, avec le temps, l'agriculture ne reste plus l'unique occupation de ces gens qui, pour arrondir leurs revenus, pratique aussi le commerce, l'artisanat ou autres activités.

Les « paysans » de Bucarest sont de provenances diverses. Ils peuvent être les habitants originaux du village de Bucarest, ultérieurement transformé en ville (vers le XVIème siècle) ; des habitants des villages environnants qui, à mesure que la ville s'accroît, ont été inclus dans le tissu urbain ; des paysans apportés par les boyards en quête de main d'œuvre pour leurs terres qui se trouvent à l'intérieur ou dans la proximité de la ville ; des paysans partis de leurs terres d'origine pour s'établir à la périphérie de la ville en pratiquant toute sorte d'activités. Des documents de l'époque témoignent de leurs conditions de vie et de leurs relations tendues avec les boyards - propriétaires des terres¹²².

Le processus d'extension de la ville de Bucarest sur la zone rurale sera très bien exposé par le géographe Vintilă Mihăilescu et plus tard par le sociologue Henri H. Stahl. Le premier auteur¹²³ indique les catégories des villages engloutis par Bucarest : des villages contemporains avec le village de Bucarest (Cotroceni, Grozăvești, Broșteni) ; d'autres qui naissent plus tard autour d'églises et de monastères (Plumbuita, Sfântul Elefterie) ; d'autres qui sont des fondations organisées par des boyards ou des paysans libres (Sârbi, Greci, Slobozia, Crângași, Isvor, Belu etc.) ; des

« *faubourgs-villages* »¹²⁴, créés le long des routes commerciales par des agriculteurs venus d'ailleurs pour s'installer à proximité de la ville (Dealu Spirei, Tirchilești, Ferentari, Iancu, Visarion etc.)¹²⁵. Tous ces villages ont gardé leurs noms en devenant des faubourgs. Tout en expliquant le processus d'extension continue de la ville jusqu'au XX^{ème} siècle, Henri H. Stahl¹²⁶ insiste sur l'aspect polynucléaire de la ville, avec ses grands espaces consacrés à l'agriculture (pâturages, vignes¹²⁷, vergers), des lacs, entre les différentes agglomérations de maisons de l'intérieur et de l'extérieur de la ville. Il attire également l'attention sur deux questions qui nous paraissent essentielles pour notre étude : la difficulté de fixer une limite ferme entre ce qui est « urbain » et ce qui est « rural » dans le cas de Bucarest, ville qui a continué à s'agrandir malgré les interdictions et les ordonnances contraires¹²⁸ ; la plupart des villages englobés dans la ville conservent longtemps leur caractère de village habité par des agriculteurs, des pêcheurs ou d'éleveurs, n'étant fondu dans la ville que tardivement.

Cette introduction a eu l'intention de montrer l'importance des paysans comme catégorie sociale de la ville. Mais revenons au thème de notre exposé. Il nous semble essentiel de comparer la visite, telle qu'elle se produit dans les classes aisées de la ville avec la visite pratiquée en bas de l'échelle sociale, chez les paysans. On doit mentionner dès le début le fait que dans le monde paysan il y a d'autres justifications et d'autres règles qui structurent une visite, que dans celui des boyards et des riches marchands ou artisans. Sans entrer dans les détails, dans les pages qui suivent, nous présentons quelques uns des aspects mentionnés dans les chapitres précédents, concernant cette fois les paysans.

La maison

Dans les descriptions de la ville données par les voyageurs étrangers on trouve souvent l'idée du contraste entre le luxe des boyards et la misère des paysans, entre les grandes maisons des premiers, solides, parfois avec deux niveaux, et les huttes en torchis, couvertes de roseaux ou creusées en terre. Mais à part quelques remarques sommaires sur la construction et quelques gravures (comme celles de peintre français Lancelot), les descriptions des maisons paysannes s'arrêtent là. Les étrangers qui passent la porte d'une de ces maisons sont rares et ne nous donnent pas de descriptions détaillées. Et c'est tout à fait normal car une des règles de la visite est qu'on ne visite que des gens qui ont un statut similaire au sien,

ou même plus haut. Ce n'est que par curiosité ou par nécessité que des étrangers risquent d'accepter un hébergement paysan.

Par manque d'autres sources plus détaillées, nous avons fait appel aux études ethnographiques, sociologiques, historiques et architecturales qui traitent des maisons traditionnelles paysannes.

Mal conservées dans le temps, à cause de nombreux facteurs (mauvaise construction, matériaux peu résistant, incendies, inondations, démolitions etc.), les maisons paysannes ou celles qui présentant des éléments d'architecture paysans de Bucarest ont été peu étudiées. Quelques exemplaires ont quand même survécu dans certaines parties de la ville jusque dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. Elles semblent se concentrer principalement autour de la rue qui porte encore le nom d'*Agriculteurs*, dans la partie est, nord-est de la ville, où se trouvait jadis la grande Foire-du-Dehors (*Târgul din Afară*)¹²⁹.

Dans un répertoire des monuments féodaux de Bucarest, l'auteur nous présente des images et des plans sur quelques maisons à caractère rustique datant de la première moitié du XIX^{ème} siècle. Les plus simples sont composés d'une pièce de passage (*tindă*) et de deux autres pièces, une de chaque côté.¹³⁰ Ce type de maisons, sur lesquelles on va insister dans les lignes qui suivent, se retrouvent fréquemment dans la plaine sud de la Valachie.

Les maisons paysannes de la Valachie, comme aussi celles de la majorité des régions habitées par des Roumains, ont une évolution qui va des plans les plus simples comprenant une ou deux pièces, à des plans composés de plus en plus de chambres¹³¹. Cette évolution va en parallèle avec le changement des fonctions des pièces qui composent le plan. La pièce originaire unique réunissait l'ensemble des fonctions de la maison. L'apparition d'une pièce de passage (*tindă*) est suivie par l'apparition d'une troisième pièce qui, plus le temps passe et plus elle acquiert des caractères nouveaux liés aux visites et aux rituels de caractère religieux. Il s'agit de ce qu'on a appelé la chambre, ou « *la maison propre* » (*odaia curată* ou *casa curată*) ou la chambre, ou « *la maison belle* » (*odaia frumoasă* ou *casa frumoasă*) ; au sud de la Roumanie on l'a également appelé « *la grande maison* » (*casa mare*).

Les maisons ayant une pièce d'apparat sont signalées dès le XVIII^{ème} siècle mais elles se sont répandues surtout durant le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècles. Les premiers qui les ont adoptées ont été les catégories sociales plus aisées des villages (fonctionnaires ruraux, prêtres, riches paysans), pour ensuite se répandre parmi les moins riches¹³². Également rencontrée

dans les maisons paysannes des villes, la chambre d'apparat est considérée d'origine paysanne, surtout à cause des fonctions particulières qu'elle détient dans l'ensemble de la maison¹³³.

Cette pièce d'apparat est utilisée occasionnellement. La visite habituelle, celle qui réunit les amis, la famille se déroule dans la pièce qui abrite le foyer et qui sert également de cuisine. Elle peut se dérouler dans la véranda extérieure durant les mois chauds de l'année (*prispă*). Le banc qui se trouve devant les portes cochères est un lieu de rencontre habituel surtout entre voisins. Si on observe la pièce dont la fonction principale est celle de recevoir des hôtes on peut constater quelques éléments qui ne sont pas différents d'une région à l'autre. On y reçoit rarement des gens, seulement à des moments précis, en relation avec des événements importants de la vie (noces, enterrements, baptêmes) ou des fêtes religieuses.

Une maison paysanne tient compte lors de sa construction de l'orientation par rapport au soleil. A chaque fois que cela est possible, la pièce où on reçoit (*odaia frumoasă*) est située vers l'est. Les meilleures pièces du mobilier s'y trouvent, comme aussi les meilleurs tissus et objets de valeur. Mais ce qui est définitoire et concorde avec la manière dont on l'utilise, est la présence des icônes placées dans l'angle sud-est de la pièce ou sur la paroi est, comme l'espace de l'autel d'une église est situé également vers l'est. La chambre belle a donc aussi un caractère rituel. Si on ajoute les cas où on reçoit dans cette pièce, le caractère sacré est encore plus évident. C'est dans cette pièce qu'on reçoit toujours le prêtre qui vient bénir la maison ou en d'autres occasions ; c'est toujours ici qu'on met le basilic ou les plantes bénies apportées de l'église. La noce, lorsqu'elle est célébrée dans la maison, se déroule dans cette pièce et les éléments qui structurent les invités sont en relation avec la présence des icônes : les hôtes principaux sont installés à table dans la position la plus proche des icônes, au « coin sacré » de la pièce. Par les éléments qu'on vient de mentionner et par d'autres encore, le plan et les fonctions avec lesquelles est investie l'espace dans la maison paysanne rappellent ceux des églises¹³⁴.

On retrouve une pièce d'apparat qui correspond à la chambre belle roumaine chez les paysans saxons de Transylvanie¹³⁵, chez qui elle porte le nom de « *maison du devant* », car, à l'opposé de la pièce habitée qui se trouve à l'arrière de la maison, celle-ci se trouve au devant¹³⁶. Le plan est différent de ceux mentionnés plus haut et est mis en relation avec la

forme compacte des villages saxons, avec des maisons proches les unes des autres et situées le long des rues.

S'il est probable que les maisons paysannes de la ville de Bucarest avaient des plans simples, comme ceux présentés plus haut, les maisons des marchands et d'artisans disposaient des plans plus compliqués. En pénétrant dans la maison on entrait dans un vestibule central ; des deux côtés de ce vestibule se trouvaient plusieurs pièces habitées, ayant des fonctions différentes de celles des pièces paysannes. La pièce où on recevait les hôtes était utilisée différemment par rapport à la manière d'utilisation de la « *chambre belle* », car elle n'était plus investie avec la fonction sacrée de celle-ci.

En ce qui concerne les intérieurs des maisons paysannes il faut noter qu'au début il était rudimentaire, comme c'était d'ailleurs aussi le cas pour les maisons des boyards ; rappelons-nous la description de Christine Reinhard. Les meubles étaient soit absents soit très simples. A part le feu (*vatra*) et les ustensiles utilisés et mis sur des étagères, il n'y avait pas grande chose dans la pièce unique, les habitants se couchant sur le sol. Avec le temps, quelques éléments vont s'ajouter : des longs bancs mis le long des murs (sur deux ou trois des parois de la pièce (*lavite*) servaient de lit pour toute la famille comme c'est parfois le cas du four (devenu un lieu privilégié, car il était chaud). Un vrai lit va suivre, d'abord en terre (*lut*), ensuite en bois, toujours mis le long du mur. La table est petite, basse et ronde, les chaises appuyées sur un trépied, sont également basses et n'ont pas de dossier. Les vêtements et les tissus sont gardés dans des coffres. Les meubles se caractérisent d'abord par leur caractère fixe (chaque objet a sa place bien établie qui ne change pas ; les bancs ou lits sont d'ailleurs souvent attachés aux murs et au plancher), et tout près du sol. Les nouveaux meubles (mobiles et plus hauts) arrivent tardivement, vers le milieu du XIX^{ème} siècle, comme c'est aussi le cas pour les villes¹³⁷.

Le recensement de 1860 mentionne aussi l'existence d'une dizaine de maisons enterrées (*bordeie*). En ce qui les concerne, il faut noter qu'elles se trouvaient surtout dans la plaine danubienne de la Valachie. La même technique était employée dans les villages comme dans les villes situées dans cette région, également par les paysans et par les boyards ; il y avait même des églises construites en terre ou enterrées¹³⁸.

Il y a des exemples de villes qui ont influencé les villages environnants en ce qui concerne les techniques de construction des maisons. Le meilleur exemple pour la Roumanie est peut-être celui de la ville de Sibiu, en Transylvanie, qui avait des contacts très forts avec l'Europe occidentale ; les

villages saxons et ceux roumains voisins (de Mărginimea Sibiului) ont été fortement influencés dans leurs constructions par la ville de Sibiu¹³⁹. Cette influence à été facilitée par le statut socio-économique des villageois.

Dans le cas de Bucarest la situation est différente. Les classes aisées de la ville, adoptent d'abord les modèles orientaux, ensuite ceux occidentaux, dans la manière de construire et d'aménager une maison. Pendant ce temps les paysans, pris par leurs activités agricoles, continuent d'habiter les mêmes maisons modestes, avec la même organisation de l'espace. Les influences pénètrent lentement dans leur univers et n'interviennent que tard, quand leur activité et leur statut social changent.

Les vêtements

Sans trop insister sur le cet aspect, car il n'a pas une grande relevance pour le sujet traité dans la présente étude, nous allons faire quelques remarques seulement. Il est difficile de nous prononcer en ce qui concerne les vêtements des paysans habitant la ville de Bucarest. D'origines diverses, provenant de tous les coins du pays, il est probable qu'ils ont apporté avec eux leurs costumes régionaux. Il est également probable qu'au fur et à mesure qu'ils changent d'occupation, en abandonnant l'agriculture pour embrasser d'autres métiers, en devenant par exemples vendeurs ou domestiques, qu'ils aient également changé au moins en partie leurs vêtements.

Ce qui est certain est le fait que les paysans ne disposent ni du temps et ni des ressources nécessaires pour imiter le luxe des marchands et des artisans qui, à leur tour, imitaient les boyards. En travaillant durement chaque jour, le paysan n'a pas le temps de penser à la mode orientale ou occidentale mais continue des traditions qui remontent parfois très loin. Ce n'est que pendant les fêtes de dimanche qu'ils s'habillent dans des vêtements propres pour aller à l'église et ensuite s'amuser en dansant les danses nationales. Leurs vêtements de tous les jours sont simples, composés principalement d'une chemise en toile grossière aux manches longues, des pantalons pour les hommes et des jupes pour les femmes ; ils étaient pour la plupart chaussés avec des *opinci*, chaussures ou sandales taillées en peau de veau.

Le repas

Au contraire des riches, qui mangent trop, si l'on croit le docteur Caracaș, les paysans mangent peu. Leur met de prédilection était la *mămăliga*, bouillie de farine de maïs auquel ils ajoutaient des légumes. Leur régime alimentaire était en plus limité la plus grande partie de l'année par le carême, qu'ils respectaient soigneusement. Ajoutons encore une différence évidente par rapport aux habitudes des classes aisées : les paysans ne buvaient et ne servaient pas de café aux invités.

Parlant des paysans en général, le même docteur affirme : « (...) *autant la nourriture des paysans est sobre, mauvaise et irrégulière, autant le repas de tous les jours des boyards est riche, variée et luxueuse* »¹⁴⁰; la nourriture « (...) *des paysans est sobre, manque de soin et de régularité, car elle consiste la plupart du temps dans de la mămăligă, cuite avec de la farine de maïs qu'ils utilisent comme de la pain, et pendant les jours de carême juste avec du sel, de l'oignon et de l'ail. Parfois ils préparent des mets de différentes herbes, juste avec de l'eau et un peu de farine ou avec des champignons et des fruits sauvages, ramassées et séchées ; ils cuisinent plus rarement des haricots blancs ou de la choucroute. Avec cette sobre et pauvre nourriture ils vivent deux à trois parties de l'année*¹⁴¹ (...). *Le reste de l'année, pendant les trois mois de gras, ils mangent un peu plus : du lait caillé, du fromage dur, des œufs et du poisson, surtout salé qu'ils aiment tant ; très rare de la viande qu'ils préparent simplement, juste avec de l'eau et des oignons ou qu'ils font rôtir. A table ils ne boivent que de l'eau ; mais aux travaux des champs ils boivent de la țuică (eau de vie). Les dimanches et pendant les fêtes ils courent tous dans les tavernes où ils boivent de l'eau de vie et du vin jusqu'à s'enivrer* ». Pendant les fêtes de fin d'année c'est le seul moment où ils mangent trop de viande, conclut Constantin Caracaș¹⁴².

Les voyageurs étrangers sont moins précis en ce qui concerne la nourriture des paysans avec lesquels ils entrent rarement en contact. Ils mentionnent tout de même la *mămăliga*¹⁴³.

A travers le processus de changement qui se déroule tout au long du XIX^{ème} siècle, on voit la société bucarestoise se diviser : d'une part les catégories aisées de la ville (princes, boyards et riches marchands), qui s'empressent à suivre les dernières « *modes* » venues d'Europe, et d'autres part, les paysans, situés en bas de l'échelle sociale, qui y restent apparemment insensibles. Au sein de la haute société, on retrouve de

nouvelles divisions, cette fois entre jeunes et moins jeunes et entre femmes et hommes. Les premiers se montrant désireux de changer, les autres, se faisant plus réticents.

Par les nombreux aspects de la vie sociale qu'elle nous a permis d'investiguer, la visite nous a d'abord servi de prétexte pour suivre le processus de changement dans ses moindres détails. Mais elle s'est vite avérée plus qu'un simple prétexte, en se situant au cœur même de ce changement, en étant l'un de ses facteurs. Car les rencontres occasionnées par les visites facilitent les échanges entre les cultures. Les voyageurs étrangers entrés en contact avec les habitants de la ville produisent le changement. De simples observateurs, ils deviennent sans le savoir des acteurs à part entière.

NOTES

- 1 *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Denis Diderot et D'Alembert édés. scientif., tome XVII, F. Frommann, Stuttgart – Bad Cannstatt, 1967 (fac-sim de l'éd. de 1765), p.355.
- 2 Emile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, L. Hachette, Paris, tome IV, 1872, pp.2508-2509; Larive et Fleury *Dictionnaire français illustré des mots et des choses...*, Georges Charmerot, Impr.-Edit., Paris, 1889, p.748.
- 3 Emile Littré, *Op.cit.*, p.2509.
- 4 *Diționarul limbii române*, nouvelle série, tome XIII, IIe partie, lettre V, Editions de l'Académie Roumaine, Bucarest, 2002, p.744.
- 5 *Diționar explicativ al limbii române*, Editura Academiei R.S.R., București, 1975, p.1023.
- 6 cf. *Diționarul limbii române*, p.744.
- 7 *Musaférea, musaferéle* (pl.), visite, conversation, conseil, rencontre. Du turc *müsaferet*, hospitalité – Gh.Bulgăr et Gh.Constantinescu-Dobridor, *Diționar de arhaisme și regionalisme*, Editura Saeculum I.O., București, 2000, p.202 ; *Diționarul limbii române*, nouvelle série, tome VI, lettre M, Editions de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1968, p.1019.
- 8 *Musafîrlâc, musafîrlâcûri*, 1. visite, échange de visites, fête avec des invités ; 2. des nombreux *musafir* (invités) de tout sorte. Du turc *musafîrlîk* – *Diționar explicativ al limbii române*, p.577; *Diționarul limbii române*, tome VI, p.1020.
- 9 *Musafir, musafiri* (pl.), personne qui visite quelqu'un chez soi ou ailleurs, ou à qui on offre pour un temps l'hospitalité ; hôte, invité. Du turc *musafir* – *Diționar explicativ...*, p.577; *Diționarul limbii române*, tome VI, pp.1019-1020.
- 10 Staatsdruckerei, Bucarest, vol.II.
- 11 « *mergând la viziriul la corturi... au... mas acolo pentru musafirea* » (manuscrit 1715). H.Tiktin, *Rumänisch-Deutsches Wörterbuch*, Staatsdruckerei, Bucarest, vol.II, 1910, p.1011.
- 12 « *Popa și-a luat preoteasa și cu chip de musafîrlîc s'au dus în vecinătate* » (document 1794). Ibidem, p.1011.
- 13 Ibidem, pp.1010-1011.
- 14 Pompei P.Samarian *O veche monografie sanitară a Munteniei: « Topografia Țărei Românești de dr.Constantin Caracaș (1800-1828) »*, Institutul de Arte Grafice « Bucovina », I.E.Torouțiu, București, 1937, pp.114-115.
- 15 Ibidem, p.112.
- 16 François Recordon *Lettres sur la Valachie, ou observations sur cette province et ses habitants, écrites de 1815 à 1821, avec la relation des derniers événements qui y ont eu lieu*, Lecoq et Durey, libraires, Paris, 1821, p.86. Né en 1795 en Suisse, l'auteur est venu avec son père à Bucarest en 1815 ; il quitte la Valachie en 1821 pour aller à Paris où il publie son œuvre.

- 17 Ibidem, p.90.
- 18 William Wilkinson *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie*, Anth.Boucher Impr.-Libraire, Paris, 1821 [orig. publ. en anglais, 1820], pp.128-129. L'auteur du livre a séjourné dans les principautés roumaines entre 1814 et 1818.
- 19 Ibidem, pp.128-129.
- 20 Daniel Roche *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 2003, chap.VIII sur l'hospitalité.
- 21 Christine Reimarus Reinhard *Une femme de diplomate. Lettres de Madame Reinhard à sa mere, 1798-1815*, Alphonse Picard et Fils, Paris, 1901, p.200.
- 22 James Edward Alexander *Travels from India to England (...) in the years 1825-1826*, London, 1827. Apud *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea*, serie nouă, vol.II (1822-1830), Editura Academiei Române, București, 2005 (coord. Paul Cernovodeanu, Daniela Bușă), p.158.
- 23 comte de Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne par Kiew, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermanstadt, ou Lettres adressées à Jules Griffith*, Paris, Treuttel et Würtz Libraires, 1824, p. 323.
- 24 La comparaison est forte, car les Ecossais, comme aussi les Welsh, pratiquaient l'hospitalité non seulement comme une vertu, mais comme une obligation inscrite dans leurs lois. Chez les premier, les lois de l'hospitalité étaient respectées aussi bien par le Roi que par ses sujets. La période habituelle pendant laquelle un étranger devait être accueilli était de trois jours et trois nuits, après laquelle l'hôte avait la liberté de refuser de l'accueillir. Il y avait même une fonction d'*hospitalier public*, accordée à des gens qui devaient assister le Roi dans ses devoirs face à ses hôtes. Pour plus d'informations sur l'hospitalité chez différents peuples voir *Encyclopaedia of religion and ethics*, éd. by James Hastings, vol.VI, T&T Clark, Edinburgh, 1994 (led.1926-1976), pp.797-820.
- 25 Stanislas Bellanger *Le kéroutza. Voyage en Moldo-Valachie*, tome premier, Librairie Française et Étrangère, Paris, 1846, pp.365-367.
- 26 Raoul Perrin *Coup d'oeil sur la Valachie et la Moldavie*, Ambroise Dupont Ed., Paris, 1839, pp.31-32.
- 27 Edouard Thouvenel *La Hongrie et la Valachie*, Arthus Bertrand Libr.-Ed., Paris, 1840, pp.173-174.
- 28 Ludwig von Stürmer *Skizze einer Reise nach Constantinopel, in der letzten Monaten des Jahres 1816...*, nouvelle éd., Peste, 1812, apud. *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea*, serie nouă, vol.I (1801-1821), Editura Academiei Române, București, 2004 (vol. îngrijit de Georgeta Filitti, Beatrice Marinescu, Șerban Rădulescu-Zoner, Marian Stroia), p.714.
- 29 W.Wilkinson *Op.cit.*, p.82.

- 30 Saint-Marc Girardin *Souvenirs de voyages et d'études*, Amyot, Paris, vol.1, 1852, pp.278-279.
- 31 Gheorghe Crutzescu, *Podul Mogoșoaei*, Editura Meridiane, Bucarest, 1987 [1er éd.1943], p.30.
- 32 Ibidem, p.30.
- 33 Franz Joseph Sulzer, *Geschichte des Transalpinischen Daciens*, Vienne, 1781 apud. Gheorghe Crutzescu, *Op.cit.*, p.30.
- 34 Ibidem apud. Gheorghe Crutzescu, *Op.cit.*, p.31. L'historien V.A.Urechia (*Istoria românilor*, Tipografia și fonderia de litere Toma Basilescu, Bucarest, 1895, série 1793-1796, tome V, p.307) qui cite lui aussi F.Sulzer, est convaincu de la réalité des faits.
- 35 V.A.Urechia *Op.cit.*, p.307.
- 36 Ibidem, Tipografia și fonderia de litere Toma Basilescu, Bucuresci, 1894, série 1774-1800, tome VII, p.58.
- 37 Gheorghe Crutzescu, *Op.cit.*, p.32.
- 38 W.Wilkinson *Op.cit.*, p.82.
- 39 François Recordon *Op.cit.*, pp.88-89.
- 40 Ce n'est que pendant le règne de Grigore Ghica, en 1824, que débute le pavage d'une première rue à Bucarest, appelée *le Pont du Foire Extérieur*. L'action va continuer, d'une manière plus systématique pendant les Règlements Organiques, dans les années trente, quand on commence le pavage des rues depuis le centre vers la périphérie. On trouve une situation similaire dans les villes situées à l'Est des pays roumains. Les villes russes, jusqu'en Sibérie, connaissaient la même manière de paver les rues avec des troncs d'arbres. Le noble allemand August von Haxthausen, invité par le tsar Nikolaï le 1er faire un voyage d'étude à travers la Russie, mentionne dans son étude ce détail des chemins des provinces du Nord. Par ailleurs, où les pierres et le bois sont difficiles à trouver, les rues sont si boueuses et pleines de trous que les voitures sont absolument indispensables. – August von Haxthausen *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie* Hahn'schen Hausbuchhandlung, Hanovra, vol.II, 1848, p.116.
- 41 V.A. Urechia *Op.cit.*, Tipografia « Gutenberg » Joseph Göbl, Bucarest, 1892, série 1786-1800, tome III, p.74 ; Ibidem, Institutul de arte grafice Carol Göbl, Bucarest, 1900, tome X-A, p.1071.
- 42 *Annale statistice pentru cunoașterea părții muntene din România*, redacteur Dionisie Pop Marțian (responsable de l'Office statistique roumain), Bucarest, 1er année, no.3-4, trimestre III-IV, 1860, pp.124-125.
- 43 Du 14755 maisons, juste 14495 étaient habitées par des particuliers .
- 44 Saint-Marc Girardin *Op.cit.*, p.278.
- 45 Pompei P.Samaritan *Op.cit.*, pp.172-173.
- 46 Ion Ghica (né en 1817 à Bucarest – déc.1897), écrivain et homme politique.

- 47 Ion Ghica *Scrieri*, vol.II (Ile et IIIe partie de *Convorbiri economice*), préface par P.V.Haneș, Institutul de Arte Grafice și Editură « Minerva », București, 1914, p.111 (extrait du *Bucureștiul industrial și politic*, rédigé en 1876).
- 48 Ibidem.
- 49 Christine Reinhard *Op.cit.*, p.199.
- 50 un *stânjen* = unité de mesure qui varie, selon l'époque et la région entre 1,96m – 2,23m. Voir Nicolae Stoicescu, *Cum măsurau strămoșii. Metrologia medievală pe teritoriul României*, Editura Științifică, București, 1971, pp.44-59.
- 51 Pour un exemple d'église liée à une maison par une passerelle voir Nicolae Vătămanu *Istorie bucureșteană*, Editura Enciclopedică Română, București, 1973, pp.75-80.
- 52 Ion Ghica *Op.cit.*, pp.111-112.
- 53 Pompei P.Samarian *Op.cit.*, pp.172-173.
- 54 Pompiliu Eliade *Op.cit.*, pp.45-46.
- 55 Christine Reinhard *Op.cit.*, pp.199-200.
- 56 Ludwig von Stürmer *Skizze einer Reise nach Constantinopel des Freyherrn L.v. Stürmer, in de letzten Monaten des Jahres 1816...*, nouvelle éd., Peste, 1812, apud. *Călători străini...*, vol.I, p.717.
- 57 comte de Lagarde, *Op.cit.*, p. 336.
- 58 William Mac Michael *Journey from Moscow to Constantinople...*, London, 1819, apud. *Călători străini...*, vol.I, p.745.
- 59 Ioan Marco *An account of the Principalities of Wallachia and Moldavia: including various political observations relating to them*, London, 1820, apud. *Călători străini...*, vol.I, p.792.
- 60 Andrei Veress « Pictorul Barabàs și românii (cu însemnările sale din 1833 despre viața bucureșteană) », in *Academia Română, Memoriile Secțiunii Literare*, IIIe série, tome IV, mém.8, Bucarest, 1930, pp.380-381.
- 61 Florian Georgescu « Regimul construcțiilor în București în deceniile IV-V din secolul al XIX-lea », dans *București. Materiale de Istorie și Muzeografie*, Musée d'histoire de la ville de Bucarest, Bucarest, vol.V, 1967, pp.38-68.
- 62 huissier ou valet de chambre.
- 63 Stanislas Bellanger *Op.cit.*, pp.379-383.
- 64 comte de Lagarde, *Op.cit.*, p. 324.
- 65 Grec de naissance, Marc Filip Zallony (1760-quelque temps après la révolte grecque de 1821) fut médecin auprès des plusieurs princes phanariotes et dignitaires turcs à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIX. C'est de sa propre expérience qu'il décrit les habitudes et les mœurs de ces princes.
- 66 Marcaky Zallony, *Essai sur les Phanariotes*, A.Ricard, Marseille, 1824, pp.49-50.

- 67 Nicolae Kretzulescu « *Amintiri istorice* », dans *Ateneul Român*, no.6, 15 juin 1894, p.434, apud Adrian Silvan-Ionescu *Modă și societate urbană*, Editura Paideia, Bucarest, 2006, p.105.
- 68 Robert Walsh *Op.cit.*, p.179.
- 69 Saint-Marc Girardin *Op.cit.*, pp.280-281.
- 70 William Mac Michael *Op.cit.*, apud. *Călători străini...*, vol.I, p.748.
- 71 Alexandru Alexianu, *Mode și veșminte din trecut. Cinci secole de istorie costumară românească*, Ed.Meridiane, Bucarest, vol.II, p.286.
- 72 Andrei Veress *Op.cit.*, p.379.
- 73 Ibidem, p.378.
- 74 Ion Ghica raconte comment « (...) *le jour où quelqu'un habillait le kaftan de grand boyard, il était renvoyé chez lui en pompe, montant un cheval princier. Il était attendu par le berber-bașa de la Cour [le barbier-chef] qui le rasait, marquant à l'aide de son rasoir jusqu'où il devait laisser pousser sa barbe. Durant la cérémonie, une fanfare militaire jouait dans sa court, sifflant dans des fifres et frappant des tambours et des tumbekliuri [petit tambour de cuivre]* » - Ion Ghica *Opere*, ed. par Ion Roman, Editura pentru Literatură, Bucarest, 1967, p.119.
- 75 *Curierul românesc*, no.45, 17 août 1830, apud Ștefan Cazimir *Alfabetul de tranziție*, Humanitas, București, 2006 (I ed. 1986), p.30 et Adrian Silvan-Ionescu *Op.cit.*, p.105.
- 76 Christine Reinhard *Op.cit.*, p.201.
- 77 Récit de voyage publié sans le nom de l'auteur dans la revue danoise du Christian Molbeck *Nordisk Tidskritt for Historie Literatur of Konst*, vol.II, Copenhague, 1828, apud *Călători străini...*, vol.II, p.96.
- 78 Andrei Veress *Op.cit.*, p.380.
- 79 Raoul Perrin *Op.cit.*, p.22.
- 80 Ibidem, p.15.
- 81 Anatole de Démidoff *Op.cit.*, pp.142-143.
- 82 Adrian Silvan-Ionescu *Op.cit.*, p.110.
- 83 comte de Lagarde, *Op.cit.*, pp.335-337.
- 84 G.Le Cler *Op.cit.*, p.139.
- 85 Stanislas Bellanger *Op.cit.*, pp.380-381.
- 86 F.G.Laurençon *Nouvelles observations sur la Valachie...*, A.Egron Impr.-Libraire, Ponthieu Libr., Paris, 1822, p.31.
- 87 François Recordon *Op.cit.*, pp.87-88.
- 88 Vincenz Batthyány *Reisen nach Konstantinopol in Briefen*, Pesta, 1810, apud *Călători străini...*, vol.I, p.92.
- 89 comte de Lagarde, *Op.cit.*, p. 339.
- 90 François Recordon *Op.cit.*, pp.102-104.
- 91 Pompei P.Samaritan *Op.cit.*, p.102.

- 92 Nicolae Filimon (1819-1865) publie son roman pour la première fois en 1862. A part l'intrigue, l'auteur insiste beaucoup sur la description de la ville de Bucarest et sur les mœurs et coutumes sous le règne de Ioan Caragea (1812-1818). Fonctionnaire des Archives de l'Etat, il s'est souvent inspiré des chroniques historiques de l'époque qu'il a pu consulter (et qu'il cite souvent dans les notes explicatives du roman) mais aussi de ses propres souvenirs d'enfance.
- 93 L'équivalente du ministre des affaires étrangères.
- 94 variété de griottier avec le bois odorifiant utilisé dans la fabrication des chibouques.
- 95 Nicolae Filimon *Ciocoii vechi și noi sau ce naște din pisică șoarici mănîncă*, Editura pentru Literatură, București, 1963, la note des pp.120-121.
- 96 François Recordon *Op.cit.*, pp.86-87.
- 97 *Călători străini despre Țările Române*, publ. par le soin de Maria Holban, Maria Alexandrescu-Dresca Bulgaru, Paul Cernovodeanu, vol.X, 1er partie, Editura Academiei Române, București, 2000, p.711.
- 98 Gary Oberling et Grace Martin Smith, *Op.cit.*, p.127.
- 99 comte de Sallaberry *Essais sur la Valachie et la Moldavie, theater de l'insurrection dite Ypsilanti*, Simonot Libraire, Guitaudet Impr., Paris, 1821, p.36.
- 100 Lasare Șăinean *L'influence orientale sur la langue et la civilization roumaine*, V.Girad & Brière Libr.Ed., Paris, 1902, p.28.
- 101 Pompei P.Samaritan *Op.cit.*, p.103.
- 102 Ibidem, p.96.
- 103 Ulysse de Marsillac *Bucureștiul în veacul al XIX-lea*, Editura Meridiane, București, 1999, p.129.
- 104 Les princes phanariotes, pour la plupart des gens instruits, d'anciens drogmans (traducteurs) de la Porte, ont été les premiers à introduire dans les Principautés le français et d'autres langues occidentales,. Ils prennent soin de donner à leurs enfants une éducation solide, riche dans la connaissance des langues, pour leur assurer l'accès aux plus hautes fonctions Ensuite, avec les campagnes russes, surtout celle de 1806 qui a duré six ans, le français a fait son entrée dans la société valaque pour la deuxième fois. D'origine diverse (des russes mais aussi des allemands, suédois, français, grec, polonais, anglais etc.), ayant bénéficié d'une bonne éducation, les officiers russes s'entendaient entre eux plutôt en français qu'en russe. Grâce à eux le français est devenu la langue des salons à Bucarest - Pompiliu Eliade *Op.cit.*, pp.155-171, 181-183.
- 105 W.Wilkinson *Op.cit.*, pp.116-117.
- 106 F-G.Laurençon *Op.cit.*, p.35.
- 107 Saint-Marc Girardin *Op.cit.*, pp.281-282.
- 108 Stanislas Bellanger *Op.cit.*, p.367.

- 109 W.Wilkinson *Op.cit.*, pp.129-130.
- 110 G.Le Cler *Op.cit.*, p.26.
- 111 F-G.Laurençon *Op.cit.*, pp.35-36.
- 112 comte de Lagarde, *Op.cit.*, p. 339.
- 113 Pompei P.Samaritan *Op.cit.*, pp.116-118.
- 114 Sir Robert Ker Porter *Travels in Georgia, Persia, Armenia, Ancient Babylonia etc. during the years 1817, 1818, 1819 and 1820*, Londre, vol.II, 1822, apud *Călători străini...*, vol.I, p.807.
- 115 Récit de voyage publié sans le nom de son auteur dans la revue danoise du Christian Molbeck *Nordisk Tidskritt for Historie Literatur of Konst*, vol. II, Copenhague, 1828, apud *Călători străini...*, vol.II, p.97.
- 116 Paul Cernovodeanu *Știri privitoare la București din izvoarele și călătoriile străine în secolele XVIII și XIX*, manuscris, Arhiva Muzeului Municipiului București, București, 1955, f.513, apud Adrian Majuru *Bucureștii mahalalelor sau periferia ca mod de existență*, Compania, Bucarest, 2003, p.101.
- 117 George Potra *Bucureștii la mijlocul secolului XIX...*, p.6.
- 118 Par la suite l'auteur tient à apporter des précisions à cette affirmation : « *lorsqu'on dit que les classes élevées sont occidentales, il faut s'entendre : elles le sont à leur manière, et ne ressemblent pas, quand on y regarde de près, à la société de Paris, de Londre ou de Berlin* » (p.9).
- 119 Charles de Moüy *Lettres du Bosphore. Bucarest-Constantinople-Athènes*, E.Plon et Cie Impr.-Edit., Paris, 1879, pp.8-9.
- 120 Aurel D.Petrescu « Semnificația recensământului din 1878 la București », dans *București. Materiale de Istorie și Muzeografie*, Musée d'histoire de la ville de Bucarest, Bucarest, vol.IX, 1972, pp.267-273.
- 121 *Annale statistice pentru cunoașterea părții muntene din România*, redacteur D.P.Marțian, Bucarest, IIe année, no.5-8, trimestre I-IV, 1861, pp.100-101.
- 122 V.A.Urechia *Op.cit.*, tome X-A, pp.1076-1079,1092-1094.
- 123 Vintilă Mihăilescu « L'évolution d'une ville : Bucarest », dans *Revue Internationale* (comptes rendus du Congrès International de Géographie de Varsovie de 1934), tome IIIe, travaux de la section III, Varsovie, 1937, pp.230-239 ; Idem « Bucureștii din punct de vedere antropogeografic... ».
- 124 Henri H.Stahl reprend l'idée des faubourgs ou banlieues moitié urbaines, moitié rurales, en parlant, pour la période d'après la deuxième guerre mondiale, des « *villes satellites* ».
- 125 Voir aussi Constantin C.Giurescu, *Op.cit.*, pp. 255-259.
- 126 Miron Constantinescu, Henri H.Stahl, Ion Drăgan *Le processus d'urbanisation en Roumanie*, Editions Meridiane, Bucarest, 1974, chap. « *Le développement des villes et de leurs banlieues* », pp.109-149 et le chap. « *Caractéristiques du processus d'urbanisation en Roumanie. Aspects théoriques et méthodologiques : le concept sociologique de zone* », pp.11-22.

- 127 Sur les vignes à l'intérieure de la ville de Bucarest voir George Potra, *Din Bucureștii de ieri*, vol.I, pp.188-197.
- 128 Document datant de 1776, dans A.Urechia *Op.cit.*, Tipografia « Gutenberg » Joseph Göbl, Bucarest, [1891?], série 1774-1786, tome II, pp.202-203 ; document de 1815, dans George Potra *Documente privitoare la istoria orașului București (1594-1821)*, Editura Academiei RPR, București, vol.1, 1961, pp.696-697.
- 129 Paul Petrescu « *Cartiere bucureștene cu locuințe vechi* », dans *București. Materiale de Istorie și Muzeografie*, Musée d'histoire de la ville de Bucarest, Bucarest, vol.VIII, 1971, pp.179-184.
- 130 Nicolae Stoicescu *Repertoriul bibliografic al monumentelor feudale din București*, Editura Academiei RPR, Bucarest, 1961, pp.79-89.
- 131 Paul H. Stahl, *Planurile caselor românești țărănești*, Muzeul Brukenthal, Sibiu 1958 ; Paul H.Stahl « L'habitation rurale traditionnelle des Roumains », dans *Archéocivilisation*, Paris, no.7-8, 1970, p.47.
- 132 Georgeta Stoica, *Arhitectura interiorului locuinței țărănești*, Muzerul din Râmnicul Vâlcea, Râmnicu Vâlcea, 1974.
- 133 Paul H.Stahl « L'habitation rurale traditionnelle... », p.49.
- 134 Paul H. Stahl, « Interioare țărănești din România (secolul al XIX-lea și începutul secolului al XX-lea) », dans *Muzeul Brukenthal 1817-1967*, Sibiu, 1967, pp.98-101 ; Florea Stănculescu, Adrian Gheorghiu, Paul H. Stahl, Paul Petrescu- *Arhitectura populară românească. Regiunea București*, Editura Tehnică, București, 1957.
- 135 Julius Bielz, « Arta populară a Sașilor din Transilvania », dans *Studii și cercetări de istoria artei*, Bucarest, no.3-4, 1956.
- 136 Paul H. Stahl, « Interioare țărănești din România... », p.91 ; Idem *Case și acareturi din Mărginimea Sibiului 1953-1958*, Editura Paideia, București, 2005.
- 137 Idem, « *Interioare țărănești din România...* », pp.85-63
- 138 Idem, « L'Habitation enterrée dans la région orientale du Danube (XIXe et XXème siècles) », *L'Homme*, tome XII, numéro 4, Paris, 1972, pp. 37-61.
- 139 Idem, *Case și acareturi*
- 140 Ibidem, pp.101-102.
- 141 En février 1795, Alexandru Moruzi annonce à tous les préfets du pays que le Métropolitane a été d'accord de supprimer le carême dans l'intérêt de la santé publique à cause de la mauvaise récolte de l'année précédente et de la dureté de l'hiver. V.A.Urechia *Op.cit.*, tome V, pp.478-479.
- 142 Pompei P.Samaritan *Op.cit.*, pp.100-101.
- 143 François Recordon *Op.cit.*, p.41 ; W.Wilkinson *Op.cit.*, pp.142-143.